



NOUS ASSISTAMES A MERU A DES DANSES FORT INTÉRESSANTES (page 245).

LES FAUVES D'AFRIQUE PHOTOGRAPHIÉS CHEZ EUX¹

PAR M. A. RADCLYFFE DUGMORE

Traduit et adapté par M. Émile Dupuy

IV. — Fort-Hall. — Nyeri. — Splendeurs équatoriales. — Dans la forêt de Meru. — A la recherche des éléphants. — Circonstances défavorables pour photographier le seul qui soit rencontré. — En route vers le Guaso Nyiro. — Léopards et antilopes. — Zèbres de Grévy.



NÉGRESSES PUISANT DE L'EAU.

NOTRE arrivée à Fort-Hall, après plusieurs jours de recherches infructueuses, marque une étape importante dans notre campagne de chasse et de photographie. Un policeman indigène nous conduisit à l'endroit de notre campement, qui se trouvait dans un champ exclusivement réservé aux Européens. Seuls, le cuisinier, les boys et les Askaris furent autorisés à y rester avec nous; les porteurs durent se rendre à une autre place, plus éloignée des établissements des blancs. Le centre de Fort-Hall comprend des baraquements pour les troupes et la police indigène, un champ de manœuvres, une maison de justice avec une prison, les bungalows des fonctionnaires européens ou indiens et une large avenue bordée de chaque côté par les boutiques des commerçants, presque tous originaires de l'Inde ou de Goa. Le négoce local est à peu près entièrement entre les mains des indigènes qui échangent leurs produits agricoles contre des colliers, des couvertures, des cotonnades et du fil métallique. Le *Provincial commissioner* de Fort-Hall se mit à notre entière disposition pour nous fournir les renseignements dont nous avons besoin en vue de notre voyage et il nous donna des lettres de recommandation pour tous les *district commissioners* que nous pouvions rencontrer.

Il nous fallut chercher un guide indigène qui pût nous conduire pendant notre voyage au Guaso Nyiro et au lac Hannington. Le premier qui se présenta nous assura, comme tous les guides d'ailleurs, qu'il connaissait la région dans ses moindres recoins et qu'il nous ferait voir autant de spécimens d'autant d'espèces d'animaux que nous pourrions le désirer. Ses promesses

1. *Suite. Voyez pages 205, 217 et 229.*

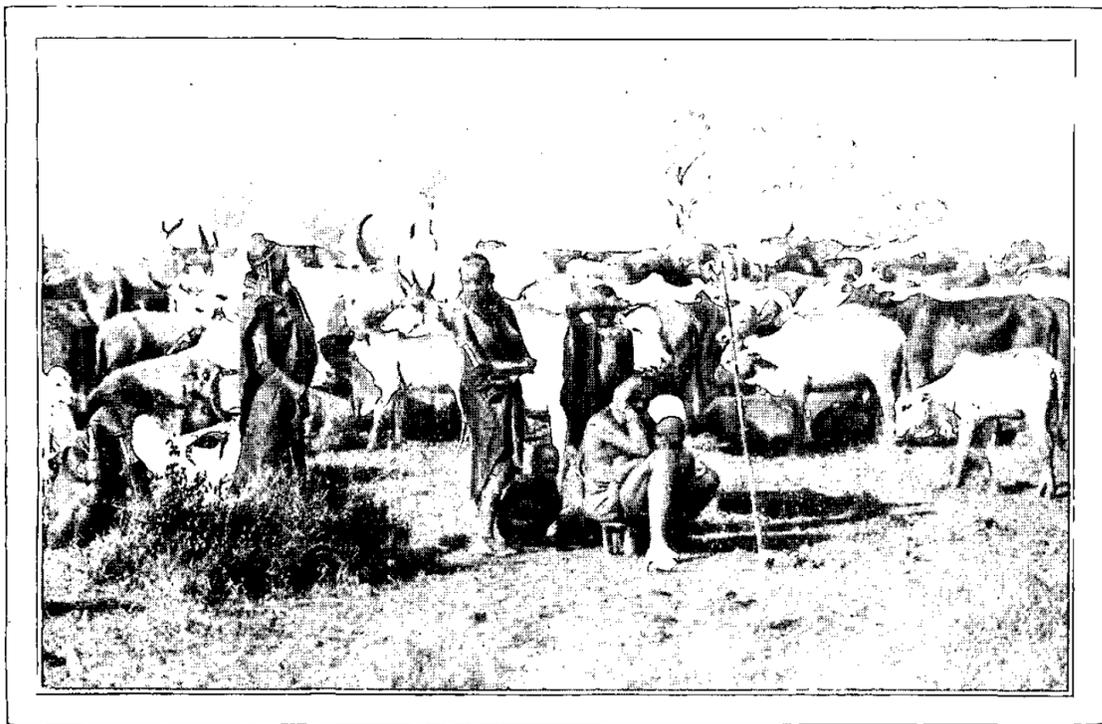
furent si belles qu'elles me rendirent légèrement soupçonneux. Je le devins encore plus lorsqu'il me demanda de lui consentir une grosse avance sur ses gages. Je la lui refusai et je lui offris quinze roupies par mois, ajoutant que je lui donnerais, en plus, de vingt-cinq à cinquante roupies à la fin du voyage, selon la valeur des services qu'il nous aurait rendus. Il refusa cette proposition et nous nous séparâmes. J'appris plus tard qu'il ne connaissait absolument rien de la région que nous devions traverser et qu'il se serait contenté, pour nous guider, des indications qu'il aurait pu recueillir chemin faisant.

Le lendemain matin, nous rencontrâmes pour partir les difficultés habituelles. Ce n'est guère qu'après dix heures que nous pûmes quitter Fort-Hall. Notre vieux cuisinier était dans un état d'ivresse tel qu'il semblait vraiment douteux qu'on le vit encore parmi nous à notre premier arrêt. Durant la nuit, la pluie n'avait cessé de tomber, si bien qu'il était très difficile d'avancer sur la « route » de Nyeri. Celle-ci est construite de telle façon qu'elle court d'un sommet à l'autre des collines de la région, et, en certains endroits, les pentes sont si raides que, lorsque la terre argileuse est humide, les coolies ne peuvent qu'à grand-peine porter leur charge. Quant à nous, nous éprouvions toutes les peines du monde à gravir les rampes et à les descendre, bien que nous n'eussions rien à porter.

Nous campâmes à moitié chemin près de la demeure du chef du district; on nous y offrit du lait, en échange duquel nous remîmes quelques pièces de monnaie qui furent les bienvenues. Le lendemain nous étions à Nyeri, où l'on nous apprit, que, par suite des mauvaises récoltes, nous trouverions difficilement dans le district la nourriture nécessaire à nos coolies. Nous dûmes donc faire des arrangements pour qu'un stock supplémentaire nous rejoignît en cours de route. Les coolies qui étaient chargés de son transport reçurent la somme énorme d'une roupie chacun (1 fr. 70 cent.), pour un voyage de près de 150 kilomètres, aller et retour, et un quart de roupie pour leur nourriture! Nous primes cependant avec nous quelques porteurs supplémentaires et des provisions, car il pouvait arriver que, par suite des pluies ou de causes imprévues, nous ne pussions pas recevoir à temps le stock qui devait nous rejoindre.

Le climat de Nyeri, qui est situé sur l'équateur, mais à une altitude de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, est délicieux et réconfortant. C'est le contraire de celui de Fort-Hall qui est, avec son atmosphère lourde et humide, tout à fait débilitant. Le dimanche, nous fûmes invités à dîner chez le *district commissioner*; nous y trouvâmes un bon feu, avec des légumes et de la salade, comme nous pouvions souhaiter en trouver chez nous. D'ailleurs, sous ce climat délicieux, les petits pois, les choux, même les fraises, viennent admirablement, de même que les fleurs, en particulier les roses et les violettes.

Aucun de nos hommes ne connaissait la route de Meru. Je dus donc me contenter pour nous guider de la copie d'une carte fort incomplète qui me donna cependant les positions approximatives des différents cours d'eau que nous devions traverser. Il était de la plus grande importance de connaître la distance qui les sépa-



LES TRAVAUX AGRICOLES SONT PRESQUE TOUJOURS ENÉCUTÉS PAR DES FEMMES.

rait, car sur leurs rives seules se trouvaient les endroits où nous pouvions camper, et, par suite, elles devaient servir de bases à la détermination de nos étapes journalières. La carte officielle du Gouvernement, que nous avions emportée avec nous, était dressée à une si petite échelle, et les erreurs y étaient si nombreuses, qu'elle n'avait d'autre utilité que de nous donner un aperçu très général de la configuration du pays.

Le lundi 12 avril, nous quittâmes Nyeri, pour faire la plus belle excursion que j'aie jamais entreprise. Tout d'ailleurs s'y prêtait, un climat merveilleux, une atmosphère délicieuse, un décor splendide. Le seul inconvénient était présenté par les nombreuses rivières, que nous devions passer à gué

tache dans la beauté de la région, avec ses huttes basses, recouvertes de fumier, entourées d'une haie d'épines pour abriter le bétail, et le bournier infect qui se trouvait en son milieu.

Comme nous étions partis tard, nous ne fimes ce jour-là que quinze kilomètres, et l'endroit que nous choisimes pour camper était si enchanteur et si séduisant qu'il nous fut impossible de songer à aller plus loin. D'ailleurs il aurait fallu alors faire quatre heures de chemin en plus pour trouver de l'eau potable. Donc nous campâmes et nous tinmes à profiter complètement de la splendeur du site, splendeur si féerique que nous avions la tentation de nous pincer pour savoir si nous rêvions ou si vraiment nous étions éveillés. Le camp était placé dans une petite clairière près de la rivière. Le sol était recouvert d'un tapis d'herbe verte, aux reflets de velours, qu'avait fait sortir de terre la pluie récente. Je n'ai jamais vu pareil gazon en Angleterre.

Tout autour de la clairière se trouvaient d'épais buissons que surmontaient de beaux arbres dans la magnificence de leur feuillage nouveau. Ça et là des plantes rampantes en pleine floraison jetaient leurs notes gaies, et partout des oiseaux chantaient gaiement dans les branches. Ce spectacle enchanteur me rappelait la vieille histoire de « Robin Wood and his Merry Men » avec ses descriptions de campement dans les clairières, qui avaient tant intéressé ma jeunesse.

A l'approche du soir, l'atmosphère devint plus transparente et plus froide, si froide même que nous éprouvâmes du bien-être à nous couvrir un peu. Plus tard, lorsque le soleil eut disparu derrière un rideau de nuages dorés et que sa lueur empourprée se fut évanouie, nous allumâmes un grand feu devant notre tente, et nous nous assimes dans sa chaleur bienfaisante, tandis que les oiseaux chantaient plus merveilleusement que jamais. Après le crépuscule, ce fut le silence de la nuit, et la lune s'éleva derrière le Kenia. Mon camarade et moi, nous nous fimes alors mutuellement l'aveu que nous n'avions jamais passé plus délicieuse soirée que celle que nous venions de vivre sur les rives de la petite rivière Ambori.

Avant qu'il fit jour, la pluie tomba à torrents, si bien qu'il nous fut impossible de partir de bonne heure. En outre, ces pluies nocturnes sont désastreuses pour les coolies, les toiles de tente sont trempées et prennent un poids formidable. Quant au sol, jusqu'à ce que le soleil paraisse, on y glisse d'une façon des plus désagréables.

C'est avec regret que nous quittâmes l'endroit délicieux où nous avions campé. Mais la beauté du panorama qui se déroula devant nos yeux, nous le fit bien vite oublier. Les flanes de la colline n'étaient, sur plusieurs kilomètres, qu'une seule et même pelouse d'herbe verte, petite et drue, comme l'on n'en rencontre que dans les plus beaux pâturages. Ça et là étaient distribués quelques bosquets composés d'arbres qui



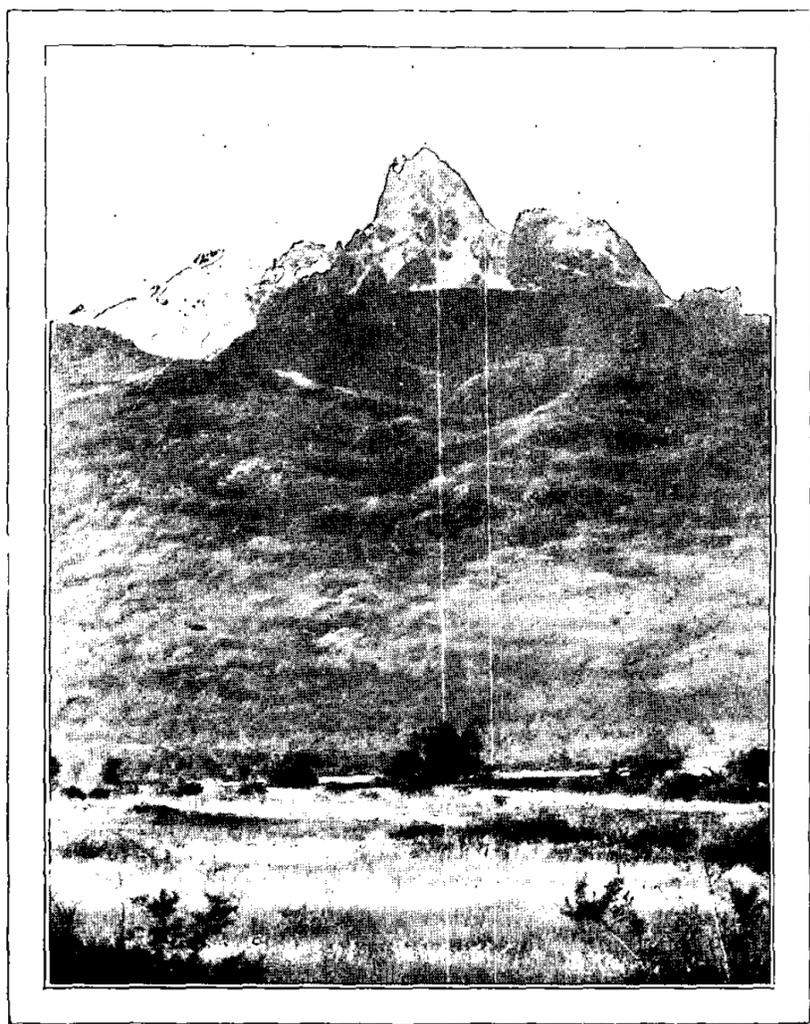
TROIS « BELLES » DE MERU DANS LEURS VÊTEMENTS DE GALA.

ressemblaient à des oliviers. A notre droite, nous étions dominés par le mont Kenia dont la pointe neigeuse éclatait de blancheur dans la lumière matinale. A l'ouest, se dressait en une imposante barrière la splendide chaîne des monts Aberdare, qui commande la vallée du Guaso Nyiro. A perte de vue ce n'était, dans le lointain, qu'une succession ininterrompue de massifs montagneux dont les sommets élevés se perdaient dans les nuages et dont les assises étaient noyées dans la brume vaporeuse des vallées. Nous foulions à nos pieds un véritable tapis fait de millions de fleurs exquises, pareilles à des gloxinias menues, et présentant la gamme de toutes les tonalités intermédiaires depuis le bleu jusqu'au violet. Mais, chose étrange, il n'y avait presque pas d'animaux dans ces pâturages d'aspect si parfait, et nous ne vîmes que quelques gazelles et quelques zèbres effarouchés.

Nous eûmes assez de chance, durant cette journée, pour éviter les violentes giboulées, que nous pouvions voir tomber sur la contrée. Mais, vers le soir, nous fûmes surpris par une forte averse au moment où nous installions notre campement. Il régnait, le lendemain matin, un brouillard intense. Lorsqu'il se dissipa, nous constatâmes qu'il avait neigé sur les montagnes. Le Kenia — spectacle assez rare — était complètement enveloppé d'un vaste manteau blanc, que le soleil fit disparaître rapidement, ne respectant que les neiges éternelles qui couvrent son sommet.

Les rivières étaient considérablement enflées par les pluies. La première fut franchie aisément. La seconde, par contre, était profonde de neuf pieds, et son courant était si violent que nous fûmes obligés de construire une passerelle. Ce ne fut pas chose facile, car les indigènes, qui ne se servent pour tous usages que de coutelas très lourds, ordinairement émoussés, n'avaient pas la moindre idée du maniement de la hache. Notre campement fut installé à une altitude d'environ sept mille cinq cents pieds, dans un site où des cèdres décharnés et couverts d'une mousse de couleur grise et des massifs de genièvre nous rappelaient d'une façon frappante certaines régions de l'État du Maine et du Canada oriental.

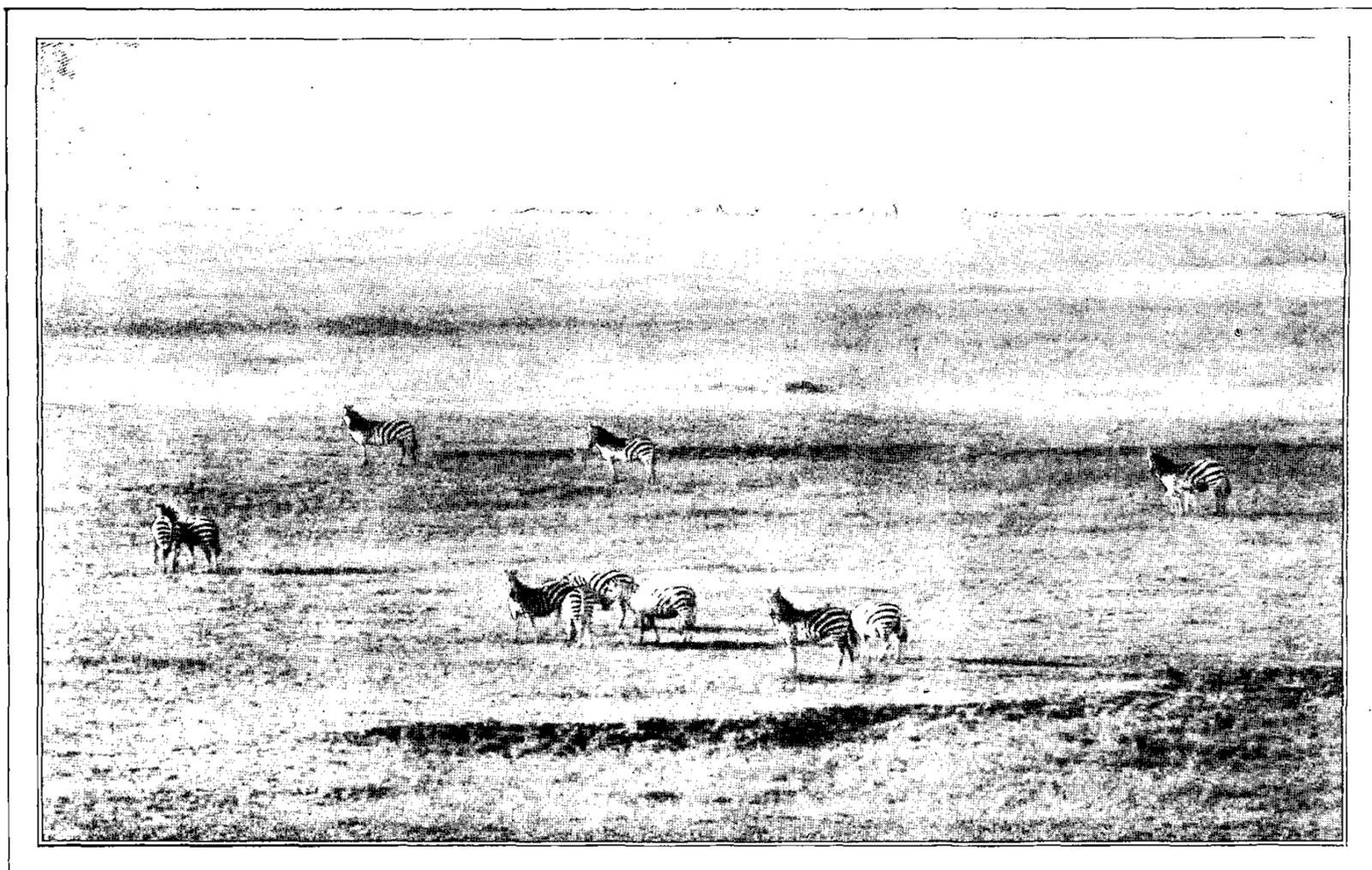
Nous ne commençâmes à rencontrer du gibier que lorsque nous eûmes atteint le versant septentrional de la montagne, avec ses immenses escarpements sans aucun arbre. Il y avait des zèbres, des gazelles de Thomson, et, en petit nombre, des hartbeests et des oryx. Par suite d'une légère erreur sur notre carte, nous dûmes effectuer une très longue marche le quatrième jour. Nous avons fixé un point d'arrêt près d'une



EFFET DE SOLEIL SUR LE MONT KENIA.

rivière que nous trouvâmes être sans eau et sans arbres. Cela ne fut pas du goût de nos porteurs qui montrèrent quelque tendance à se mutiner : ils jetèrent leurs chargements à terre en refusant d'avancer. Je rétablis l'ordre en leur déclarant que l'on camperait où ils voudraient. Quand ils eurent ainsi constaté mes bonnes dispositions, ils changèrent de ton et se remirent en marche d'assez bonne grâce. Ils ne murmurèrent même pas, quand, ayant atteint la rivière suivante, elle nous parut déplorablement froide. Nous nous trouvions à dix mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer, par conséquent la température, très basse, exigeait de grands feux. Par malheur, il n'y avait presque pas de bois dans le voisinage, et une petite pluie fine et glaciale vint encore augmenter notre manque de confortable. Je me serais cru revenu à certains soirs d'automne très froids, que je passai à l'île de Terre-Neuve. Cependant, au matin, le soleil brilla de tout son éclat, sa chaleur nous réconforta et nous mit en état de fournir une longue marche. Du sommet de l'élévation où nous nous trouvions, il y avait une vue admirable. Au nord et à l'est s'étendait une immense région montagneuse, dont les pics élevés étaient encore inexplorés et n'avaient même pas de noms. Nous apercevions le cours du Guaso Nyiro, sur les rives duquel nous comptions camper pro-

chainement. Autour de nous, la nature avait changé d'aspect ; les pelouses de gazon verdoyant avaient cédé la place aux herbes hautes dont l'humidité, provenant des pluies de la nuit, transperçait nos vêtements. Les fleurs non plus n'étaient plus les mêmes ; maintenant c'étaient surtout des variétés de glaïeuls écarlates, et parfois aussi dépassant de leurs corolles délicates la végétation environnante, des pieds d'alouette à la



DES ZÈBRES DE GRANT SUR LES PENTES DU MONT KENIA.

teinte bleu pâle délicieuse. Il y avait aussi beaucoup d'autres espèces qui nous étaient plus familières, par exemple des millions de myosotis, des violettes, des primeroles printanières, des trèfles blancs, des soleils, des coreopsis, dont la vue nous arrachait des cris de surprise heureuse. D'autres fleurs, par contre, nous étaient complètement étrangères, l'une d'elles surtout, aux grands et larges pétales jaunes, qui venait sur des arbustes de douze pieds de haut, semblables, de loin, à des genêts.

Dans la matinée du sixième jour, après une marche fort pénible de plusieurs kilomètres, effectués sur un terrain volcanique, nous pénétrâmes dans la grande forêt de Meru. C'était la première fois que nous voyions une forêt africaine. Bien que nous fussions un peu désappointés sur son aspect tropical, elle n'en était pas moins très impressionnante. Les arbres étaient grands et curieusement enveloppés par d'immenses lianes, qui pendaient, même de leurs plus hautes branches, en festons étranges. Les fourrés étaient épais, l'air frais et très humide. Le sentier qui avait été percé à travers la forêt était quelque peu glissant, et, à certains endroits, le feuillage touffu des arbres le plongeait dans l'obscurité. Ça et là, dans les trouées par où pénétrait le soleil, on voyait voler des oiseaux, surtout des pigeons de différentes variétés, qui, à notre approche, s'enfuyaient à tire-d'aile du sommet des arbres. Quelques ibis également furent aperçus, mais pas d'autres grands oiseaux.

Nous ne rencontrâmes aucun animal, bien qu'il y eût dans la forêt des singes colobus et des éléphants; ces derniers d'ailleurs sont fort difficiles à trouver et il est très dangereux de s'en approcher. Un jeune Anglais dut, dans cette même forêt, faire face, tandis qu'il poursuivait un buffle, à une situation des plus périlleuses; il se trouva pris entre deux éléphants femelles, sur lesquels il dut faire feu à une proximité fort déplaisante.

C'est peu après notre sortie de la forêt que nous vîmes les premiers terrains cultivés depuis notre départ de Nyeri et, en moins d'une heure, nous fûmes en vue de Meru où nous ne tardâmes pas à arriver. Nous y assistâmes à des danses indigènes fort intéressantes dont nous fîmes de nombreuses photographies. Nous désirions surtout voir des éléphants. Mais, d'après ce que l'on nous dit sur leurs habitudes, il nous sembla peu probable que nous pussions facilement en photographier. Suivant les indications qui nous étaient données, ces animaux ne sortaient de la forêt que très tard dans l'après-midi pour y retourner dès que le jour commençait à poindre. Et, pendant tout le temps qu'ils étaient dans la plaine, c'était pour se tenir généralement au milieu des hautes herbes, où il était fort difficile de tirer dessus, et, à plus forte raison, impossible de les photographier. Cependant, il y avait tout de même une place où l'on avait quelque chance de les apercevoir. C'était près d'un lac qui occupait le cratère d'un volcan éteint. Comme ce lac ne

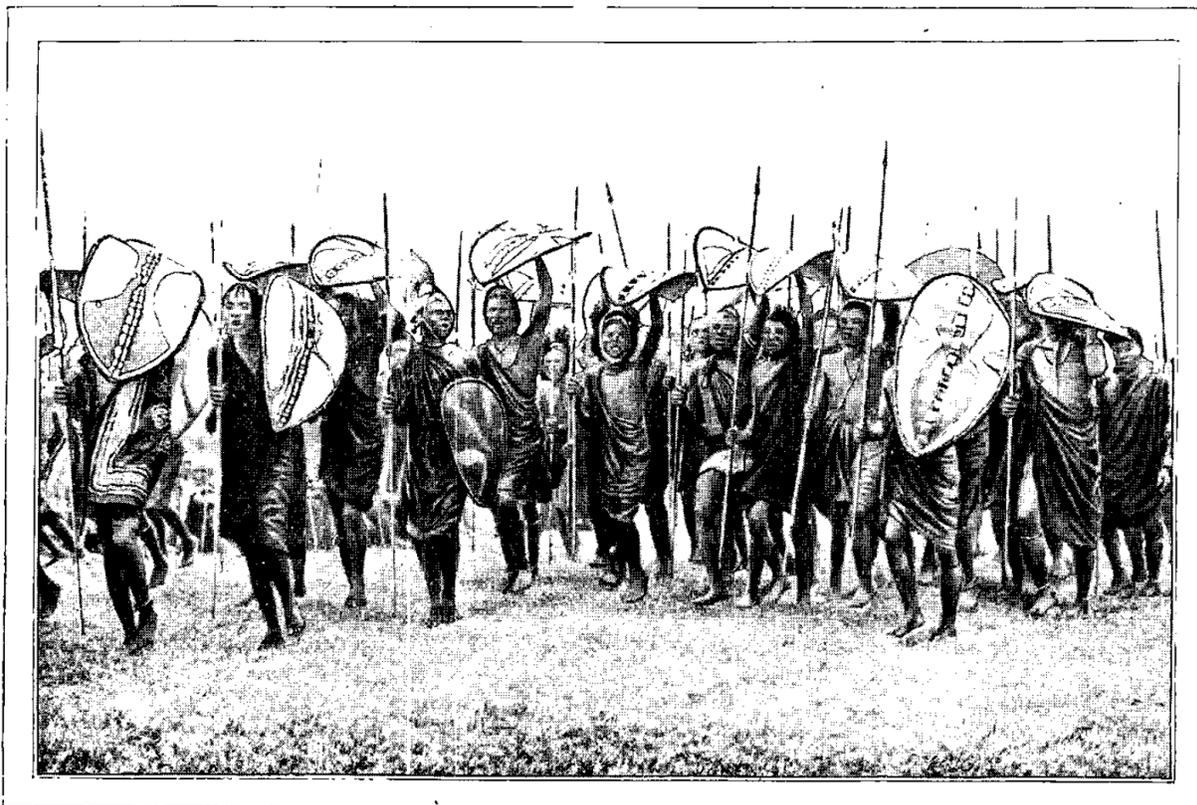
se trouvait qu'à deux heures de chemin de Meru, nous décidâmes d'y faire une excursion et nous engageâmes, pour nous y conduire, un soi-disant guide.

Ce guide, qui ne connaissait pas du tout l'itinéraire, nous en éloigna de plusieurs kilomètres : il nous faisait suivre d'anciens sentiers d'éléphants, qui nous amenèrent au travers d'épais fourrés, mais à aucun cratère. Le long de ces sentiers, les chasseurs indigènes avaient creusé de nombreuses fosses, qui servaient de pièges pour les éléphants, et, comme elles étaient soigneusement dissimulées, il nous fallait la plus grande attention pour ne pas y tomber. Nous allions donc à travers un fourré particulièrement épais, faisant de gros efforts pour ne pas perdre notre guide de vue, lorsque tout à coup mon camarade, qui marchait devant moi, disparut. Il avait glissé dans l'un des trous, dont le fond n'était pas muni de moins de six pieux acérés, d'une longueur de quatre à cinq pieds. C'est par miracle qu'il ne fut pas empalé; il tomba verticalement entre deux pointes. Nous eûmes la plus grande difficulté à le retirer de cette fâcheuse situation, car la profondeur de la fosse avait plus de douze pieds.

C'était une leçon : nous redoublâmes d'attention; ce qui n'empêcha cependant pas un des coolies de disparaître à son tour dans un piège, où, heureusement, il n'y avait pas de pieux. On le retira sans grand dommage, mais un des trépieds photographiques fut brisé. Un peu plus tard, nous trouvâmes dans un autre trou, une hyène dont la maigreur extrême témoignait de la longueur d'un séjour certainement involontaire. Au lieu d'arriver au lac à neuf ou dix heures du matin, nous n'y parvînmes qu'après deux heures de l'après-midi.

Ce lac était à peu près circulaire et d'un diamètre d'environ 500 mètres. Il était entouré de collines aux pentes fortement inclinées et très boisées. On y voyait de nombreuses pistes d'éléphants, mais elles semblaient, pour la plupart, ne pas avoir été utilisées par ces animaux depuis longtemps. Auparavant ceux-ci étaient très abondants dans le voisinage, et c'est dans ce lac qu'ils avaient l'habitude de venir boire et se baigner. Mais, pour s'emparer de leurs défenses, les indigènes en avaient tué un très grand nombre; les autres pachydermes avaient émigré devant ces hécatombes, si bien qu'il n'en restait que fort peu à l'heure actuelle. Nous ne vîmes, en fait d'animaux, que quelques canards et quelques hérons, et rien ne nous porta à croire qu'il y en eût d'autres.

Le lendemain, un indigène vint nous trouver pour nous dire qu'on lui avait signalé des éléphants en un certain endroit. Nous y allâmes le jour suivant, avec lui et une demi-douzaine de rabatteurs que nous cueillîmes en chemin. Nous fîmes plusieurs kilomètres à travers une région très habitée, où les huttes fort petites sont construites avec des bananiers. Partout le terrain était bien cultivé. Les bananiers formaient une véritable voûte au-dessus du sentier que nous suivions, voûte, par contre, légèrement humide, car il avait plu la veille.



DÉFILÉ DES GUERRIERS POUR LA DANSE A MERU (page 245).

Bientôt nous arrivâmes dans la plaine, où la culture était beaucoup moins intense. Il n'y avait toujours pas d'éléphants et nous nous demandions avec anxiété quelle avait pu être la source d'information de notre guide. Il laissait sans réponse, en omettant de nous en donner la raison, les questions que nous lui posions à ce sujet. Cela nous fit soupçonner qu'il ne le savait pas lui-même, et qu'il s'était confié au hasard et à la bonne fortune des nouvelles qui lui seraient données en cours de route. Nous fîmes halte

enfin, laissant aux coolies le soin d'installer notre campement. Nous gagnâmes le sommet d'une colline très proche, d'où l'on pouvait voir tout le pays environnant. Nous aperçûmes un rhinocéros, deux waterbucks et un bushbuck, mais toujours pas d'éléphants.

A notre retour au camp, nous y trouvâmes quelques nouveaux guides qui nous semblèrent être un peu



GUERRIERS DE MERU. LEUR ŒIL DROIT EST ENTOURÉ DE COULEUR BLANCHE OU JAUNE CLAIR.

plus affirmatifs. Ils nous donnèrent l'assurance formelle, si nous voulions leur faire confiance, qu'ils nous feraient voir des éléphants. Il n'y avait qu'à se rendre à un endroit situé, disaient-ils, à trois heures de marche seulement. Le lendemain matin le départ ne s'opéra pas sans difficulté. A six heures, c'est-à-dire à l'heure que j'avais fixée, je trouvai mes coolies et le guide-chef en train de faire cuire leur déjeuner, sans paraître se soucier davantage des ordres que j'avais donnés. Comme c'était une récidive, je leur donnai à entendre bien clairement que si ce fait se renouvelait encore, je me priverais immédiatement de leurs services, à tous, chef et porteurs. L'idée de se voir dans cette situation, en un pays où les Swahilis ne sont pas précisément en relations cordiales avec les indigènes, les fit réfléchir, et dès lors ils furent un peu plus exacts, même lorsque les heures du départ étaient très matinales.

Nos nouveaux guides nous conduisirent à un petit étang près duquel nous campâmes, tandis qu'ils partaient en reconnaissance. En attendant leur retour, nous fîmes le tour de la mare et nous n'y remarquâmes rien de bien particulièrement intéressant, en dehors d'une vieille femelle hippopotame et de son petit et de quelques hartebeests de Cook fort farouches. La présence d'hippopotames dans l'étang nous surprit assez, car nous nous trouvions à 30 kilomètres de la Tana, qui est la rivière un peu large la plus proche. Nous étions également assez curieux de savoir si le petit était né à cet endroit, ou si et comment les deux bêtes s'étaient séparées du reste de leurs semblables.

Cependant les guides étaient revenus sans aucun renseignement positif. Assez tard dans l'après-midi, mon compagnon, homme infatigable et énergique, qui se sentait encore dispos, décida d'escalader une colline voisine. Il voulait voir si, lui, ne découvrirait pas d'éléphants. Au moment où le soleil se couchait, il m'apparut, en proie à une intense émotion, nous criant qu'il venait d'apercevoir dans les herbes un des pachydermes, à huit cents mètres à peine de l'endroit où nous étions arrêtés. Je ne fus pas long à me saisir de ma chambre noire et à rejoindre mon camarade. Le temps était précieux, car la lumière diminuait rapidement.

Après une course échevelée à travers un terrain extrêmement marécageux, recouvert de hautes herbes, nous parvînmes, vers six heures et quart, en vue d'un petit éléphant qui paissait paisiblement sur la limite d'un massif de roseaux de haute taille. Je n'avais pas le temps de me livrer à une savante stratégie, si je



NOUS PÉNÉTRAMES DANS LA GRANDE FORÊT DE MERU (page 245).

voulais tenter de le photographier avant que l'obscurité fût venue. Aussi je m'avançai directement vers lui, sans me soucier du bruit que je faisais, jusqu'à environ 200 mètres. Mais le pachyderme m'avait entendu venir. Je mis en toute hâte mon appareil sur son pied et j'essayai de prendre un cliché avec le télé-objectif; mais la lumière était si mauvaise que je ne pouvais même pas faire la mise au point. Je n'avais d'autre alternative que de m'abandonner au hasard et à ma bonne chance. C'est ce que je fis. Je pris un cliché posé, qui, d'ailleurs, ne me donna rien de bon, car l'éléphant ne cessa de remuer sa trompe, afin de se rendre compte de notre position.

Ce fut un véritable désappointement, d'autant plus que nous avions pour la première fois l'occasion de voir un éléphant dans son cadre naturel. Si nous étions arrivés une demi-heure plus tôt, j'aurais certainement pu prendre une série de photographies tout à fait satisfaisantes. Ce qui rendit ces circonstances d'autant plus regrettables, c'est que jamais plus durant mon séjour dans cette contrée ne se représenta pareille chance. Les guides eux-mêmes furent découragés, et nous retournâmes dans le district de Meru.

Notre campement était installé au milieu de la région cultivée, dans un endroit réservé aux blancs par le chef Mitari. Nous quittâmes la contrée de

Mitari le 27 avril. Notre intention était d'aller dans la tribu de Dominuki, à un jour de marche, et de nous y procurer un guide pour le Guaso Nyiro, et si possible, pour le reste de notre voyage au lac Hannington. D'après les informations que nous avons recueillies à Meru, il semblait peu probable que nous eussions la possibilité d'effectuer la dernière partie de notre randonnée. Il paraît que nous étions les premiers à



NOUS DÉCOUVRIMES UN GRAND TROUPEAU D'ORYX (page 250).

entreprendre cette excursion, et que par conséquent nous n'avions aucun espoir de rencontrer, pour nous conduire, un guide de confiance.

Nous atteignîmes la région de Dominuki assez tôt dans l'après-midi, et nous fûmes fort bien accueillis par Dominuki et sa tribu. Dominuki nous déclara qu'il ne pourrait pas nous fournir de guide pour le Guaso Nyiro, mais qu'il nous ferait accompagner par son fils jusque chez son voisin, le chef de la tribu des Samburus Masais, qui serait en mesure de nous aider beaucoup. Il nous exprima aussi ses doutes sur la possibilité pour nous d'aller au lac Hannington, sans faire un long et difficile voyage. Il nous prévint également que la question d'eau serait très importante, lorsque nous quitterions le Guaso Nyiro; nous aurions en effet à traverser une région assez vaste, où l'on ne trouve de l'eau que lorsque les pluies sont très fortes. Comme elles avaient été insuffisantes cette saison-ci, il y avait bien peu de chance qu'il nous fût possible de nous y procurer l'eau nécessaire. Lorsque nous levâmes le camp le lendemain matin, nous constatâmes que le vieux chef nous avait envoyé quatre guides. Nous ne pouvions guère les refuser; mais la perspective de quatre nouvelles bouches à nourrir, alors que nos provisions étaient si précieuses, ne nous remplit pas d'enthousiasme.

La contrée qui nous séparait du Guaso Nyiro était celle que nous avions déjà maintes fois rencontrée, c'est-à-dire une contrée où il n'y avait que des buissons d'épines espacés, avec cette circonstance aggravante, cependant, qu'une multitude infinie de petites pierres d'origine volcanique recouvraient le sol en une couche épaisse et contrariaient notre marche. Il y avait peu de gibier. Nous ne vîmes guère que trois rhinocéros, un troupeau d'oryx, quelques gazelles de Grant, une hyène; tous ces animaux étaient excessivement sauvages, et les rhinocéros se sauvèrent avant même que nous nous fussions approchés d'eux à moins de 350 mètres.

Pendant l'après-midi, on observa, non loin du camp, la présence d'un couple de rhinocéros vers lesquels nous nous dirigeâmes avec l'espérance d'en prendre quelques clichés. Cette espérance se réalisa; car nous pûmes nous en approcher à moins de 25 mètres et les photographier à deux reprises avant qu'ils fussent revenus de la surprise que leur causa notre présence si près d'eux dans les hautes herbes. Au lieu de fondre sur nous, ainsi que nous nous y attendions, ils nous tournèrent le dos, et, bien que nous les suivîmes pendant longtemps, il nous fut impossible de nous rapprocher suffisamment pour prendre de nouveaux clichés. A un certain moment, nous sentant derrière eux, ils se retournèrent, puis après quelques instants d'hésitation, ils s'avancèrent au trot sur nous. Mais soudain, leur courage sembla les abandonner, ils firent demi-tour et battirent en retraite définitivement.

Le jour suivant, nous campâmes près du village des Samburus Masaïs, à environ trois heures de marche du Guaso Nyiro. Le chef des Samburus nous promit un guide pour le Guaso Nyiro, mais nous déclara que nous ne trouverions personne pour nous conduire au lac Hannington. Il nous fallut donc, avec quels regrets! abandonner cette dernière partie de notre voyage.

D'après toutes les informations que nous recevions, nous allions trouver, près du Guaso Nyiro, une quantité considérable de gibier, y compris des buffles et des girafes. L'indigène qui devait être notre guide avait accepté de recevoir, en rémunération de ses services, une couverture dont la valeur ne dépassait pas un shilling et quatre pences.

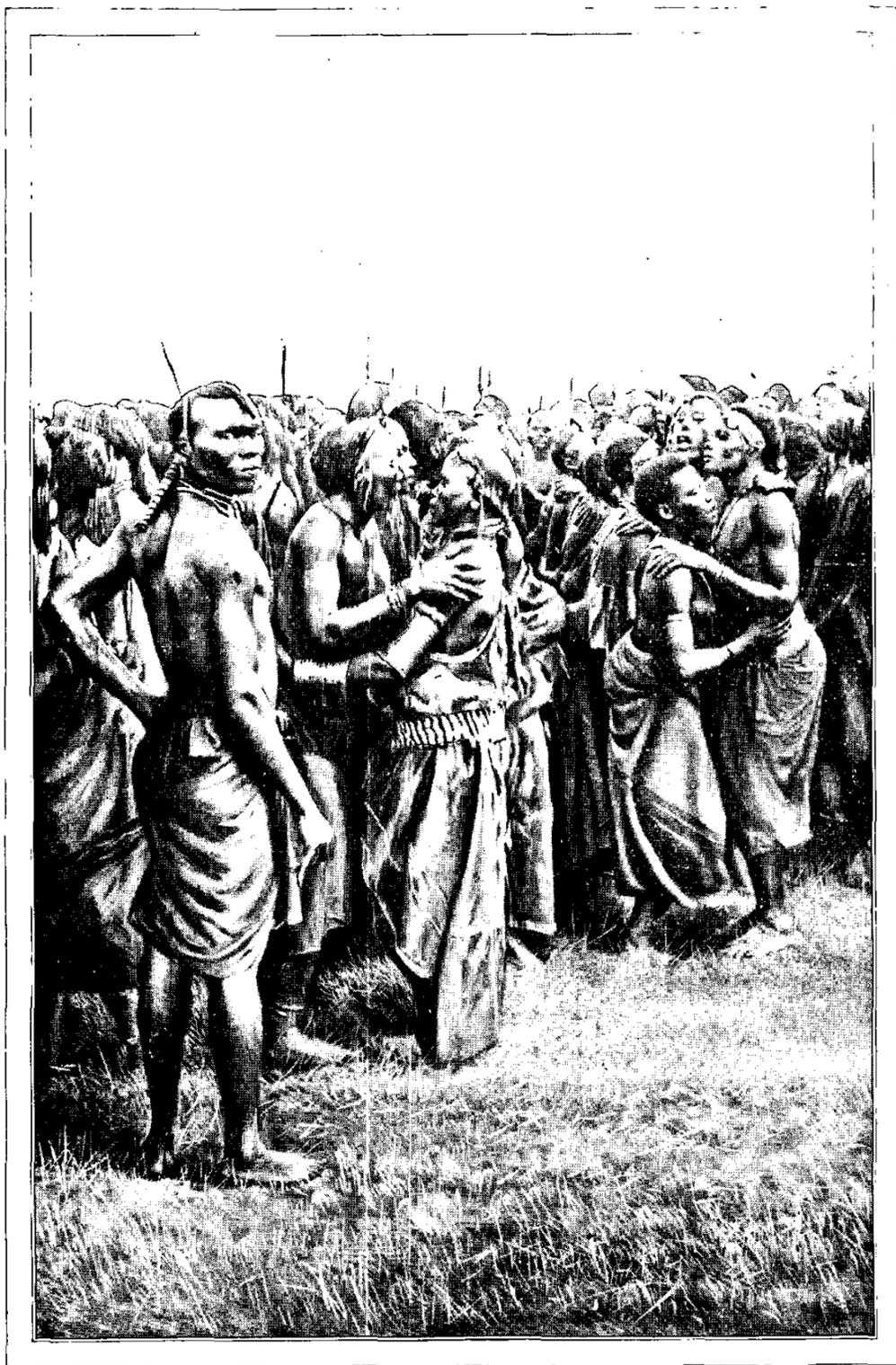
Enfin nous étions parvenus dans le Northern Guaso Nyiro, cette région dont parle si souvent Neumann dans ses ouvrages sur la faune de l'Est africain. Nous campâmes près de Neumann's Boma, un des rares endroits de cette contrée, qui ait reçu un nom. Notre camp était placé dans un endroit qui dominait la rivière, entre des arbres épineux assez espacés les uns des autres. Le site était si confortable, l'atmosphère y était si fraîche, et on y goûtait un calme si reposant, que c'est presque les larmes aux yeux que nous décidâmes de nous arracher à ses délices pour aller à la recherche des animaux. Le guide était impatient de

nous voir partir avec lui, afin de nous montrer tout le gibier dont il avait annoncé la présence.

Nous avions d'ailleurs à peine parcouru huit cents mètres que nous découvriions un grand troupeau d'oryx. Il y avait là une centaine environ de ces antilopes magnifiques qui broutaient dans un espace trop découvert pour que nous pussions songer à nous en rapprocher sans être vus. Ce fut avec la plus grande difficulté que je parvins à environ deux cents mètres du troupeau. Malheureusement le vent était si violent qu'il me fut impossible d'obtenir des photographies satisfaisantes.

Nous avions à peine quitté les oryx que nous tombâmes sur un troupeau de girafes. Mais elles étaient si sauvages qu'il ne nous fut pas possible de nous en approcher à moins de cinq à six cents mètres. Nous vîmes aussi des gazelles de Grant, des impalas, quelques hyènes, quelques chacals et un certain nombre de perdrix.

Le jour suivant fut consacré à l'examen minutieux du voisinage; nous ne vîmes pas la moindre trace de buffles, ni de lions, bien que l'on nous eût dit, au sujet de ces derniers, que nous en trouverions une grande quantité. D'ailleurs, il ne devait même pas y en avoir eu depuis un certain nombre d'années, car, nulle part, les pâtres indigènes ne construisaient de bomas pour y abriter pendant la nuit leurs troupeaux contre les attaques de ces fâuves. Le guide nous déclara que certainement le gibier avait dû changer de domicile depuis son dernier



ILS DANSENT AINSI PLUSIEURS HEURES DE SUITE... (page 245).

séjour dans le pays. Cependant nous n'avions plus que douze jours de rations et il ne nous serait guère possible de nous en procurer avant d'atteindre Nyeri. Cette localité constituait mon point de direction; car mon plan consistait à retourner au camp de Simba, près de la Tana, pour m'occuper encore un peu des lions et à gagner ensuite les plaines d'Athi où je tenais à photographier des gnous. C'est plein de

regrets et de désappointement que nous serions obligés de quitter le Guaso Nyiro. C'était en effet l'échec complet de nos projets.

Le lendemain, au moment précis où nous parvenions au sommet d'un coteau, sur lequel le terrain était tantôt découvert, tantôt enfoui sous des buissons larges et épais, nous entendimes un bruit comparable au piétinement d'un grand nombre de chevaux. Avant de nous être rendu compte de la cause de ce bruit, nous vîmes passer devant nous, à une distance qui certainement ne dépassait pas quarante mètres, un immense troupeau d'oryx. Ils étaient au moins cent cinquante et paraissaient être dans un tel état d'affolement qu'ils ne firent même pas attention à nous, tandis qu'ils déta-
laient à toute vitesse par petits groupes espacés. Ce fut si rapide que je



JE VIS A 40 MÈTRES UN COUPLE DE ZÈBRES DE GRÉVY (page 252).

n'eus même pas le temps de saisir mon appareil avant qu'ils eussent tous défilé devant nous. Leur vitesse était trop grande pour me laisser la moindre chance de pouvoir les photographier. J'en aurais cependant fait la tentative, si ma chambre noire avait été prête.

J'espérais qu'il serait resté deux ou trois retardataires que je pourrais prendre au passage lorsqu'à ma stupéfaction profonde quatre gerenuks bondirent à moins de vingt mètres de moi. J'étais plongé dans une telle admiration vis-à-vis de ces animaux à la structure si fine et si délicate, que j'oubliai complètement de me servir de mon appareil. Et ils n'avaient pas plus tôt disparu que, rapide comme l'éclair, sortit d'un fourré un troupeau d'impalas. Celui-ci ne fit que paraître et s'évanouit aussitôt à mes yeux. Je me demandais ce que je pourrais bien voir maintenant, et je me demandais aussi quelle était la cause de ces apparitions brusques et successives. Ce ne pouvait être notre présence puisque nous nous trouvions contre le vent. Je n'eus d'ailleurs pas à me poser bien longtemps cette question, car je ne tardai pas à apercevoir, à une centaine de mètres environ, deux léopards occupés à chercher leur proie. C'étaient ces carnassiers qui avaient tout simplement causé l'effroi des antilopes.

La marche en avant fut reprise, et ce fut pour voir encore plus d'oryx, de gerenuks et d'impalas. Nous étions certainement tombés dans un pays merveilleux au point de vue de la chasse, et nous n'avions rien de mieux à faire que de nous y installer pour plusieurs jours. La difficulté était de choisir un emplacement pour le camp, car, dans le voisinage immédiat du point où nous nous trouvions, il n'y avait pas la moindre trace d'eau. Il ne nous restait plus qu'à aller droit vers le Guaso Nyiro, pour le rejoindre en son point le plus proche. Cependant je chargeai les hommes d'installer provisoirement le camp, tandis que nous nous occuperions pendant quelques heures à reconnaître le pays.

Les animaux y étaient innombrables; ils nous fournissaient à chaque instant des sujets magnifiques de clichés. Malheureusement cette abondance même nuisait à notre besogne, car, dès que l'un d'eux prenait peur, il entraînait dans sa fuite ses voisins auxquels il communiquait sa frayeur. Si bien que nos ruses et notre emploi savant d'un terrain plein de couverts appropriés pour nous approcher d'eux étaient d'une

complète inutilité. Il y avait d'ailleurs un autre inconvénient, tout aussi grave d'ailleurs : ces marches d'approche devaient être effectuées presque continuellement sur les genoux et la paume des mains. Or le sol sur lequel nous devions ainsi marcher à quatre pattes était jonché d'un nombre incalculable d'épines, dont les pointes acérées nous causaient des piqûres fort douloureuses.

Nous fûmes fort surpris surtout de voir tant de gerenuks dans une région où nous croyions qu'il n'en existait pas. Mais, ainsi que le l'ai dit plus haut, si nous les apercevions bien, il ne nous était pas donné pour cela de les photographier. Ces animaux étaient en effet excessivement farouches, et toujours en mouvement, sauf lorsqu'ils se croyaient en sécurité dans la brousse. Mais alors nous n'apercevions guère que leur tête et une petite portion de leur cou. Les gerenuks vivent de préférence loin de l'eau, dans les contrées desséchées, couvertes de broussailles pas trop denses et coupées d'espaces libres. C'est sur les terrains argileux, nus, brûlés par le soleil que j'en rencontrai le plus; et alors la couleur de leur robe, unie et sans tache, analogue à celle de ces terrains, permet difficilement de les y distinguer. En général ils vivent par petits groupes de deux ou de quatre. Cependant, il arrive quelquefois qu'ils forment des troupes plus nombreuses. Les femelles, qui n'ont pas de cornes, sont beaucoup plus nombreuses que les mâles. J'en ai vu souvent accompagnés d'impalas. Les gerenuks partagent avec les chèvres cette habitude de se dresser sur les pattes de derrière pour brouter les pousses supérieures des arbustes et des buissons; mais cette position ne leur est pas aussi commune qu'on le croit. Pour ma part, je ne l'ai constatée qu'en une seule circonstance; et pourtant j'ai, pendant des heures entières, observé des gerenuks occupés à brouter les feuilles des arbustes qui forment leur nourriture; ils ne mangent en effet de l'herbe que fort rarement, sinon jamais.

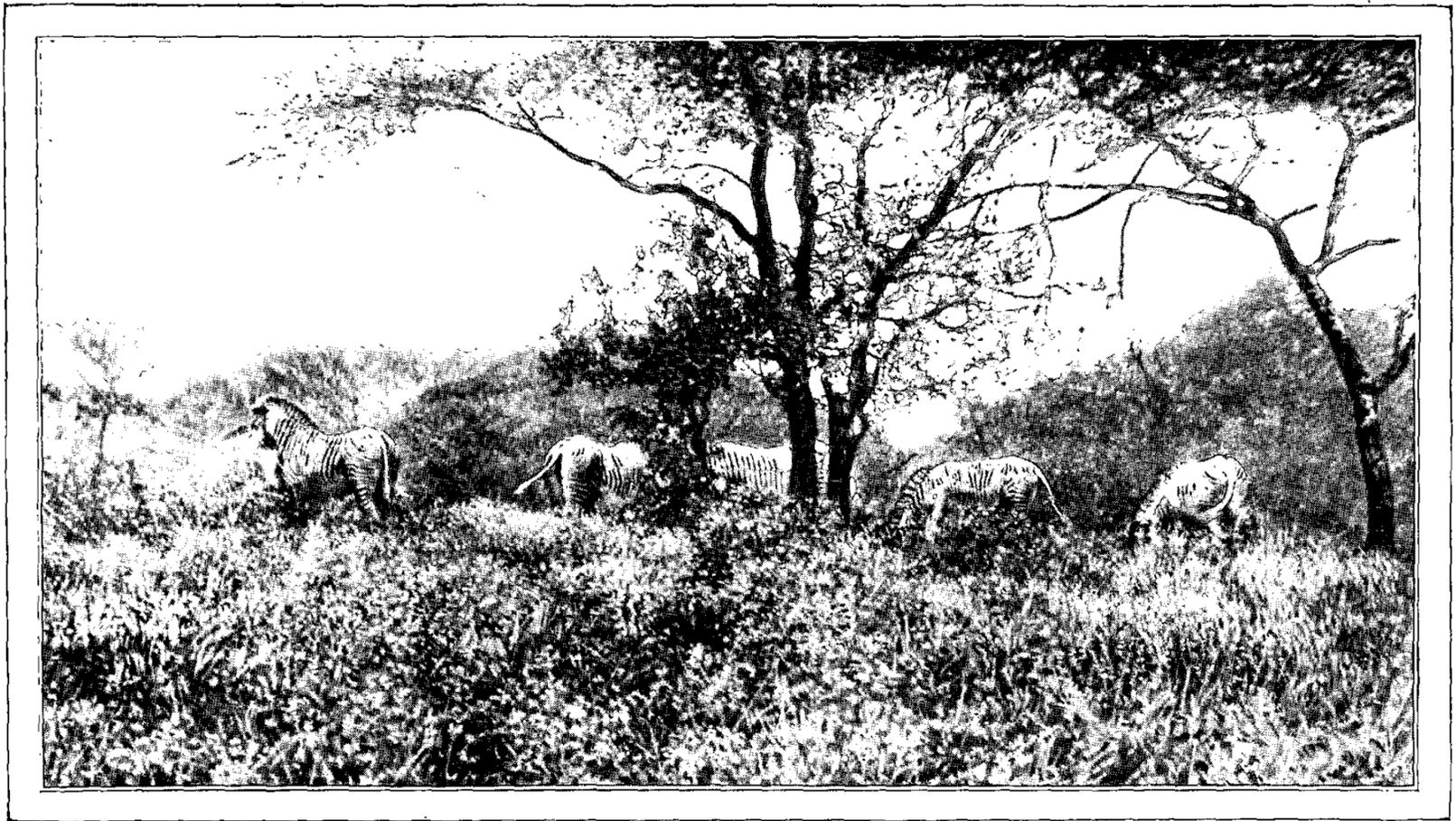
Le même jour, j'eus l'occasion de voir pour la première fois des zèbres de Grevy; je les vis de si près que je pus en photographier très aisément un couple à quarante mètres à peine. Ils sont d'ailleurs extrêmement abondants. Leur taille un peu plus grande, leurs rayures beaucoup plus étroites et plus régulièrement verticales que chez ceux de l'espèce commune, leurs grandes oreilles arrondies et frangées permettent facilement de les distinguer. Une marque tout à fait particulière qu'ils portent sur le naseau leur donne une expression fort bizarre.

(A suivre.)

Traduit et adapté par M. ÉMILE DUPUY.



UN VILLAGE AVEC SES HUTTES BASSES RECOUVERTES DE FUMIER (page 243).



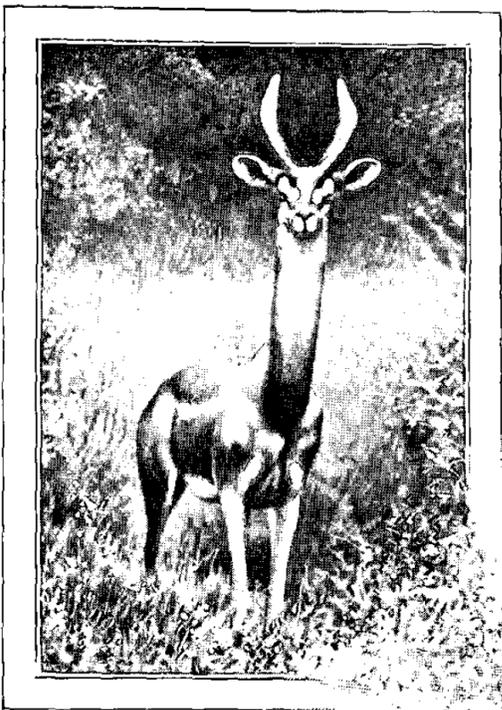
JE PUS M'APPROCHER A 150 MÈTRES D'UN TROUPEAU DE ZÈBRES DE GRÉVY (page 254).

LES FAUVES D'AFRIQUE PHOTOGRAPHIÉS CHEZ EUX¹

PAR M. A. RADCLYFFE DUGMORE

Traduit et adapté par M. Émile Dupuy

V. — Abondance d'animaux sauvages. — Un troupeau de cinquante girafes. — Un animal rare. — Départ du Guaso Nyiro. — Marche difficile. — Nyeri. — Fort-Hall. — Nouveau séjour au camp de Simba. — Pénurie inattendue de lions.



L'ANTILOPE GERENUK (page 254).

POUR séjourner quelque temps dans la région que nous voulions explorer avant de nous diriger vers le Guaso Nyiro, nos hommes avaient choisi, comme campement, un endroit magnifique, très ombragé et plein d'herbe, sur le bord de la rivière. La fin du jour fut vraiment délicieuse. Assis en dehors de nos tentes, nous nous amusâmes à suivre les joyeux ébats de toutes sortes de singes. Ils semblaient fort peu effarouchés de notre présence, jusqu'au moment où j'essayai de m'approcher d'eux pour les photographier. Ils disparurent alors rapidement. Les uns gagnèrent les collines pierreuses, les autres grimpèrent au sommet des arbres qui bordaient la rivière.

Le lendemain, nous retournâmes de bonne heure à l'endroit où, la veille, nous avions vu tant de gibier. C'était sur une sorte de plateau peu élevé dont la superficie pouvait être de 15 à 20 kilomètres carrés. Mais la zone la plus fréquentée par les animaux n'avait guère que 2 kilomètres de largeur sur 4 de longueur. Vers la partie nord de la région où nous nous trouvions était une succession de petites clairières irrégulières, séparées les unes des autres par des broussailles et d'épais buissons d'épines. Le sol de ces clairières était assez pierreux; la végétation en était fort restreinte et consistait surtout en herbe. Vers le sud l'aspect était tout à fait diffé-

rent. Vue de loin, cette zone semblait ne former qu'une seule masse impénétrable d'arbustes épineux, sans aucune ouverture. Mais, lorsqu'on s'en approchait, on constatait entre les arbustes une quantité de petits espaces libres sablonneux et sans végétation. Et c'était ainsi, presque à perte de vue, jusqu'aux premiers contreforts du Kenia. A l'ouest se dressait une barrière de collines assez hautes et rocheuses. Enfin

1. Suite. Voyez pages 205, 217, 229 et 241.

la partie centrale était à peu près plate, découverte dans certains endroits, et, dans d'autres, très légèrement boisée.

Lorsque nous atteignîmes la succession de clairières dont nous avons parlé plus haut, ce furent des zèbres de Grant que nous aperçûmes tout d'abord. Ils paissaient dans notre direction. Aussi nous nous empressâmes de nous dissimuler derrière quelques buissons. Ils ne tardèrent pas à se diriger lentement vers nous. Tout, la lumière, le vent, le cadre nous faisaient présager de beaux clichés. J'étais fort impressionné, car, en fait de gibier, je n'avais pu obtenir jusqu'ici qu'une seule photographie à peu près satisfaisante. Un piétinement assez bruyant, que je perçus derrière moi, me remplit d'anxiété. Me retournant avec précaution, je constatai que c'était un zèbre qui se promenait seul et se trouvait dans notre vent. Il ne s'était pas encore aperçu de notre présence, mais il était probable qu'il ne tarderait pas à le faire et qu'il réduirait à néant toutes nos espérances. J'exécutai la seule manœuvre que permettaient les circonstances. Je me glissai entre les buissons avec le plus de soin possible, malgré les épines qui pénétraient dans mes genoux et dans mes mains, jusqu'à une petite ouverture d'où je voyais le zèbre tout entier. Il n'était qu'à 40 mètres et il fut fort aisément photographié.

Un peu plus tard nous découvrîmes un grand troupeau d'oryx avec des zèbres. La plupart des oryx étaient couchés; mais quelques-uns montaient une garde vigilante, et malgré notre marche lente, silencieuse et habile, nous ne pûmes échapper à l'acuité de leurs regards. Ils s'enfuirent, dès que nous ne fûmes plus séparés d'eux que par une distance d'à peine 150 mètres. Cependant, il s'écoula peu de temps avant qu'un autre grand troupeau s'offrit à nos regards. Mais ce ne fut encore que grâce à d'infinies précautions que je pus m'en approcher à 150 mètres. Je n'essayai pas de m'avancer davantage, j'avais pu parvenir là sans être vu et maintenant il n'y avait plus devant moi un seul couvert : je me contentai donc de prendre avec mon télé-objectif deux photographies de zèbres de Grévy.

J'essayai alors d'aller un peu plus près d'eux, mais ce fut une tentative inutile. Tout le troupeau s'enfuit au galop, bondissant entre les buissons, pour ne s'arrêter qu'à 250 mètres. Ils décrivirent ensuite, en une ligne compacte, un arc de cercle, pour nous faire face et nous regarder attentivement pendant plusieurs

minutes. C'était un coup d'œil superbe : il y avait au moins cinquante oryx, quarante à cinquante zèbres de Grévy et quelques zèbres de Grant. Malheureusement, les nuages d'épaisse poussière qu'ils avaient soulevés dans leur course m'empêchèrent de prendre des photographies.

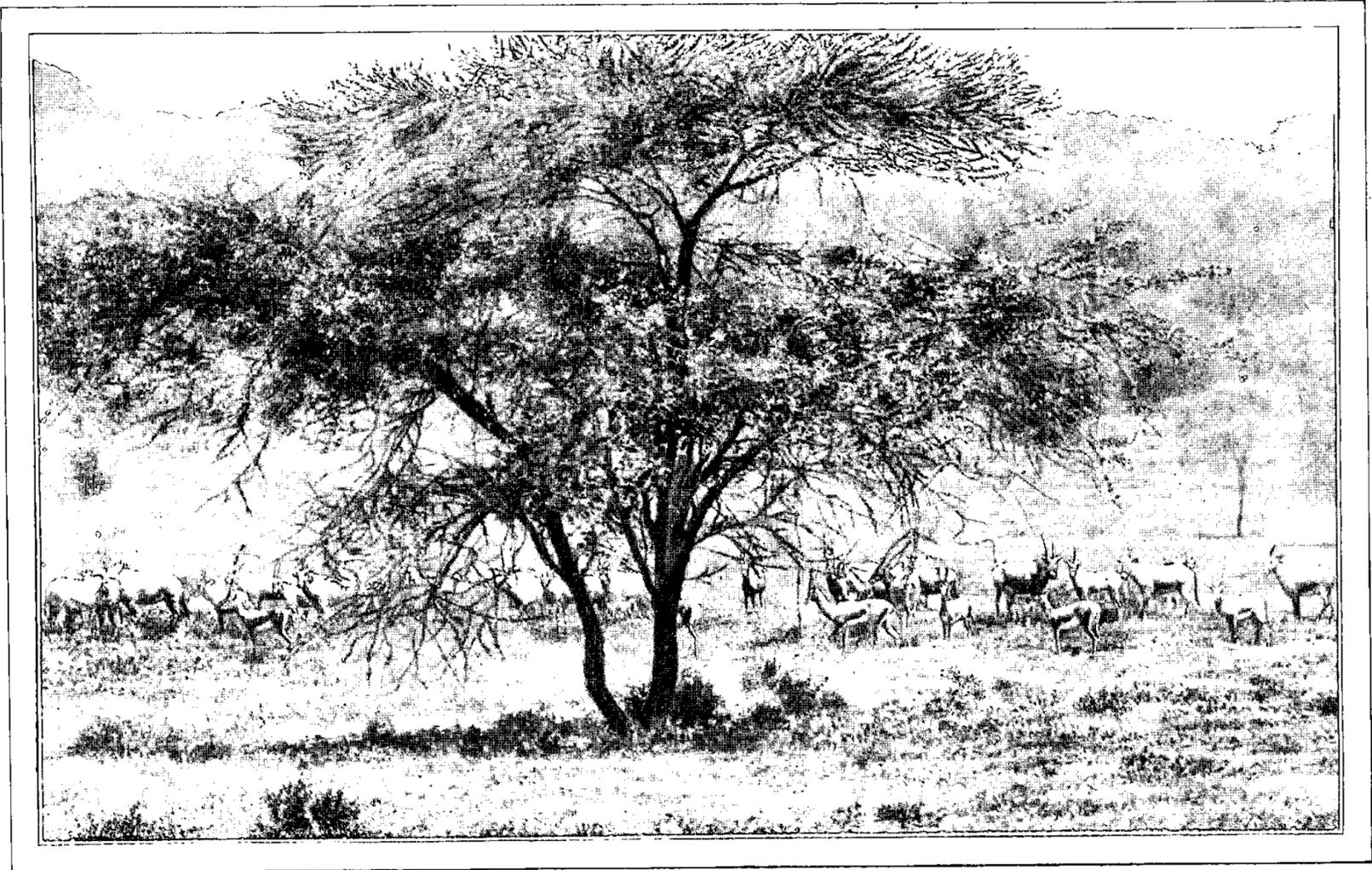
Je devais perdre le lendemain une occasion — que je ne rencontrais jamais plus — de photographier de tout près un animal sauvage. J'avais passé près d'une demi-heure à suivre trois oryx. Ils ne m'avaient pas vu et paissaient tranquillement dans les petits espaces découverts entre les massifs de broussailles. Jamais je n'avais mis tant de soin à une poursuite et je me trouvais alors à 70 mètres de l'un et à 40 mètres environ des deux autres. Ils se tenaient tous trois entre des buissons; mais ce n'était que l'affaire de quelques minutes d'attente pour qu'ils fussent complètement dégagés. Cependant ils ne de-



JE PHOTOGRAPHIAIS UN SANGLIER DE L'ESPÈCE LA PLUS RARE QUI SOIT DANS L'EST AFRICAIN (page 256).

vaient pas être très rassurés, car ils restèrent sans faire le moindre mouvement pendant près d'une demi-heure. Quant à moi, je me tenais immobile sous le soleil brûlant.

Un couple de gerenuks passa; je les laissai s'éloigner. Puis ce fut le tour d'un troupeau d'impalas. Ces derniers étaient si beaux dans le soleil que je perdis toute prudence et que je ne pus résister à la tentation.



BIENTOT APRÈS UN TROUPEAU DE PRÈS DE DEUX CENTS ORYX SE PRÉSENTAIT A NOS REGARDS.

de les photographier. Le premier déclic de l'obturateur ne les effraya ni eux, ni les oryx, ce qui me fit commettre la folie de recommencer. Cette fois, les oryx s'inquiétèrent et l'un d'eux, le plus proche, vint se placer devant moi, se présentant de flanc. Jamais je n'avais vu pareil sujet de cliché. Avec une hâte nerveuse, je plaçai dans mon appareil un nouveau châssis; mais, comme je découvrais la plaque, l'animal disparut. Si j'avais attendu seulement deux secondes de plus, j'aurais pu avoir mon instantané. Rien ne me navra davantage; cet échec prouve à combien peu de chose tient le succès en matière de photographie d'animaux.

Nous continuâmes nos recherches. Au bout d'un kilomètre à peine, nous aperçûmes encore quelques oryx occupés à paître dans un terrain découvert. A la limite de celui-ci se trouvaient les restes d'un ancien boma abandonné, que des Samburus avaient construit pour abriter leurs troupeaux. C'était un excellent abri pour me dissimuler. Je m'y glissai tant bien que mal et photographiai à plusieurs reprises les animaux avant qu'ils prissent la fuite; mais ils étaient trop éloignés pour que les résultats fussent satisfaisants. Bientôt après un nouveau troupeau de près de deux cents oryx se présentait à nos regards. Comme le vent nous empêchait de nous en rapprocher directement, nous dûmes faire un vaste détour, au cours duquel nous nous trouvâmes engagés dans la zone des buissons et des petites clairières, où nous ne pouvions pas être aperçus par les animaux.

Chemin faisant, nous vîmes surgir au sommet d'une colline, à environ 40 mètres, la tête d'un zèbre de Grévy, qui se dirigeait certainement sur nous. La vitesse avec laquelle il avançait exigeait de notre part une action rapide; il ne fallait donc pas songer à chercher une cachette. Je fis signe aux hommes qui portaient mon autre appareil de se coucher à plat ventre et de ne remuer sous aucun prétexte. Quant à moi, je me glissai au-devant de l'animal le plus doucement possible. Malheureusement, j'avais oublié de changer mon objectif. Comptant peu sur des photographies à courte distance, j'avais muni mon appareil d'un télé-objectif. Or, avec un télé-objectif, toute mise au point rapide est impossible, de même que sa faible luminosité ne permet pas qu'on s'en serve pour des instantanés, si ce n'est dans des circonstances tout à fait extraordinaires.

Contrairement à mon attente, je dois l'avouer, le zèbre continua à se diriger vers moi, et, qui plus est, un autre ne tarda pas à apparaître derrière lui. Bientôt le premier ne fut plus qu'à 12 mètres, et j'eus la sensation nouvelle d'une proximité exagérée. L'animal m'aperçut et me regarda; il semblait se demander ce qui allait se passer; puis, au bout de quelques secondes, il repartit lentement, s'arrêta et se retourna pour me regarder à nouveau. Cette fois, son image entière devait certainement tenir dans la plaque. Je le photo-

graphiai; le bruit de l'obturateur l'effraya si peu que je pus changer les châssis et répéter deux fois encore l'opération. Le zèbre prit ensuite le trot et fit une nouvelle halte à environ 70 mètres, ce qui me permit de prendre deux clichés supplémentaires avant qu'il disparût définitivement.

Nous reprîmes alors notre grand mouvement tournant, et, lorsque nous eûmes retrouvé nos oryx, ils avaient été rejoints par quelques gazelles de Grant et avaient abandonné le terrain découvert pour gagner l'ombrage que présentaient un certain nombre d'arbres à épines assez élevés. Cette circonstance diminuait de beaucoup nos chances d'obtenir les clichés que j'avais espérés tout d'abord. Aussi je dus m'approcher à une distance approximative de 175 mètres. Je photographiai plusieurs fois le troupeau; mais le vent était si fort que mes clichés manquèrent de netteté.

A peine les oryx s'étaient-ils éloignés, qu'un petit troupeau de girafes surgit à un kilomètre en avant de nous. Malgré la fatigue et l'énervement que m'avaient procurés ces opérations et ces incidents successifs, je résolus de les suivre. Nous nous dirigeâmes à travers un petit ravin, où je croyais qu'elles étaient descendues. Elles ne s'y trouvaient pas et avaient dû nous apercevoir. Cependant, ne perdant pas l'espoir de les retrouver, nous gagnons le faite d'une colline absolument dénudée et nous y découvrons à notre immense surprise, cinquante girafes, et près d'elles un troupeau d'oryx avec des gazelles de Grant. Un troupeau de vingt-cinq ou trente girafes est déjà une chose fort rare; mon étonnement était donc facilement concevable. Parmi celles qui se trouvaient devant nous, et qui étaient, selon toute apparence, des girafes des Somalis, il n'y en avait que la moitié qui eussent atteint leur complète croissance. Cependant, je ne pouvais guère espérer avoir de ce spectacle si rare de bonnes photographies, et ce, pour trois raisons: d'abord, le vent soufflait violemment, ensuite le ciel était tout à fait obscurci, enfin les girafes commençaient à battre en retraite. Je pris néanmoins plusieurs clichés, qui furent d'ailleurs, suivant mon attente, complètement ratés.

Le lendemain, je retournai au même endroit. J'avais l'intention de m'occuper particulièrement des oryx et des gerenuks. Des traces toutes fraîches de buffles me firent changer d'idée. Un grand troupeau de ces animaux avait dû rendre visite, pendant la nuit, ou très tôt dans la matinée, à une petite mare de boue qui se trouvait dans une des clairières, et il ne pouvait guère s'être écoulé plus d'une heure ou deux depuis leur départ. Je décidai donc de les rejoindre; c'était la première fois que je me livrais à ce genre de sport; je jurai bien que ce serait la dernière. Pendant près de 12 kilomètres, nous suivîmes le troupeau, dans l'attente de nous heurter à eux, à chaque instant, dans l'ombre des arbres à épines. Je me demande pourtant ce que j'aurais pu faire si j'avais réussi à les rattraper, car je n'avais comme arme, avec moi, que mon mauser calibre 257.

Cependant la marche était excessivement pénible, sous le soleil brûlant, dans le sable qui nous



NOUS AVIONS RENCONTRÉ DES IMPALAS (page 263).

aveuglait et dans une atmosphère où il n'y avait pas le moindre souffle d'air. Nous n'étions plus guère éloignés de la barrière de collines qui se dressait vers le nord. Aussi je résolus de grimper au sommet d'un rocher assez élevé, d'où je pourrais avoir une bonne vue des environs et constater si mes espérances de retrouver les buffles étaient réalisées.

Avant d'y arriver, il fallait traverser une zone très boisée. A peine y avions-nous pénétré que je vis en avant, à 25 mètres environ, un animal que je pris pour un jeune rhinocéros. Mon premier mouvement fut de saisir mon mauser, car la mère ne devait pas être loin, et, croyant son petit en danger, pouvait se précipiter sur nous. Mais je m'aperçus rapidement que

je m'étais trompé et, au lieu de mon arme, je pris ma chambre noire pour la braquer sur l'animal. Je pressai sur le bouton de l'appareil, tout à la joie de constater que je photographiais un sanglier de cette espèce que les Anglais appellent *forest hog*, ou *giant bush pig*, et les savants, *hylochaerus meinertzhageni*;

c'est un des animaux les plus rares de l'Est africain. Il n'est connu du monde scientifique que depuis 1904, année où il fut découvert par le capitaine R. Meinertzhagen, et on n'a guère pu, depuis, s'en procurer qu'un petit nombre de spécimens. Il se distingue de ses congénères par ses dimensions, et aussi par les énormes excroissances de chair qui se trouvent juste au-dessous de ses yeux, enfin par les proportions extrêmement réduites de ses défenses, qui étaient même invisibles chez le seul que je rencontrais. Celui-ci était d'une couleur brune foncée; mais cette teinte devait résulter davantage de ce qu'il s'était roulé sur le sol, qui est brun dans toutes les parties sablonneuses du district.

Je n'ai pas besoin de dire combien fut grande la joie que j'éprouvai, car je n'avais jamais compté sur la moindre occasion de photographier un animal si rare et si sauvage. Quant aux buffles, ils demeurèrent invisibles, si bien que nous reprîmes la direction du camp, avec l'espoir de photographier des gerenuks en cours de route. C'était le dernier jour que nous passions dans cette région et il était intéressant que quelques portraits de ces animaux figurassent dans ma collection. Nous en rencontrâmes beaucoup; mais ils étaient toujours les premiers à nous apercevoir et disparaissaient aussitôt. Cependant je finis par en découvrir un, un mâle splendide, qui broutait dans une étroite clairière. Il ne s'était pas aperçu de ma présence, si bien qu'avec un peu de soin et d'attention je pus m'en rapprocher à une



C'ÉTAIT UN ZÈBRE QUI SE PROMENAIT SEUL ET FUT AISÉMENT PHOTOGRAPHIÉ (page 255).

centaine de mètres environ. C'était une distance convenable, qu'il me sembla prudent de ne pas diminuer. Je pus avec le télé-objectif photographier trois fois, très soigneusement, la gracieuse bête avant qu'elle ne prît peur.

Ce fut avec le plus vif regret que nous quittâmes cet endroit si extraordinaire à tous les points de vue de la région du Guaso Nyiro. Nous y avons trouvé, en plus d'une quantité phénoménale d'animaux, un climat parfait, des journées chaudes sans excès et des nuits d'une fraîcheur exquise, et nous n'y avons pas été assaillis par le moindre insecte désagréable. Nous y serions certainement restés encore une semaine, si nous avions eu une plus grande quantité de vivres; il ne nous restait que huit journées de rations pour les coolies, et il nous fallait faire un grand nombre de kilomètres avant de pouvoir nous ravitailler.

Notre départ du Guaso Nyiro eut lieu le 6 mai au matin, à l'heure où le soleil jetait ses premiers rayons. Nous allions nous diriger vers le sud. Avant de partir, nous recommandâmes à nos hommes de remplir leurs bouteilles d'eau — ce qu'ils n'auraient certainement pas fait si nous ne le leur avions indiqué — et de n'en boire qu'avec parcimonie, car nous ne devions pas rencontrer d'eau avant un laps de temps dont nous ignorions nous-mêmes la durée.

Notre chemin, ou, pour être plus exact, ce que nous croyions être notre chemin, nous conduisit à

travers une contrée fort désagréable, où des massifs épais d'arbres exigus ne constituaient pas le moindre inconvénient. Les coolies, déjà fort encombrés avec leurs chargements assez lourds, étaient à chaque instant obligés de marcher courbés, pour passer sous les branches très basses. Cet exercice supplémentaire les éreintait. Parfois des zones argileuses et nues leur apportaient un peu de repos et de soulagement. Mais la plupart du temps la région était presque entièrement couverte de broussailles, parmi lesquelles se trouvaient de nombreuses plantes ressemblant à de petits aloès. Les pointes acérées de ces dernières, pénétrant dans la chair des jambes nues, ou dans les pieds des coolies causaient à ceux-ci un véritable supplice.

Nous étions obligés en outre de changer d'itinéraire très fréquemment, pour éviter des ravins profonds et desséchés, creusés par les pluies, car il était difficile de trouver sur leurs bords, partout à pic, des endroits commodes pour les traverser. Enfin, pour ajouter à tous ces inconvénients, la chaleur était intolérable. Bien entendu, avant midi, les coolies Swahali avaient absorbé toute leur provision d'eau. Pendant la première partie du jour, nous ne rencontrâmes que des rivières dont le lit de sable volcanique était complètement à sec et où il eût été inutile de faire des trous pour recueillir un peu du précieux liquide.

Un peu après-midi, nous attendions le passage de l'arrière-garde de la caravane, lorsque le chef des coolies vint nous informer que le boy du cuisinier avait disparu à un kilomètre environ en arrière. On retrouva son chargement, et notre première idée fut qu'il avait été surpris et emporté par un lion. Mais rien, dans l'examen minutieux du terrain, ne vint confirmer cette hypothèse, et nous fûmes conduits à penser que le gamin, fatigué, avait jeté à terre ses paquets et suivait les hommes à une distance respectueuse. Mais nos appels restèrent sans écho et nos recherches furent vaines; et, après avoir perdu plus d'une heure d'un temps précieux, nous dûmes abandonner le boy à son sort. Cependant, très tard, dans l'après-midi, il était de retour dans les rangs des coolies qu'il avait dû suivre sans être vu par eux. Ce n'est pas sans mal qu'il avait pu nous rejoindre. Car, pour donner une idée de la difficulté de la marche, nous dirons que plusieurs hommes, bien qu'ils se suivissent à la file indienne, se perdirent en cours de route, à travers la brousse, et que ce ne fut qu'en tirant des coups de feu, qu'on leur permit de retrouver la colonne. Durant la traversée de cette désagréable contrée, nous ne vîmes en fait de gibier que trois coudous, des dik-diks et quelques duckers et guinea fowls, qui furent les seuls représentants des oiseaux de grande taille.

Un peu après quatre heures, nous atteignîmes une zone assez considérable de terrains découverts qui s'étendaient jusqu'aux premiers contreforts du Kenia. La marche y était plus facile, mais les lits des rivières

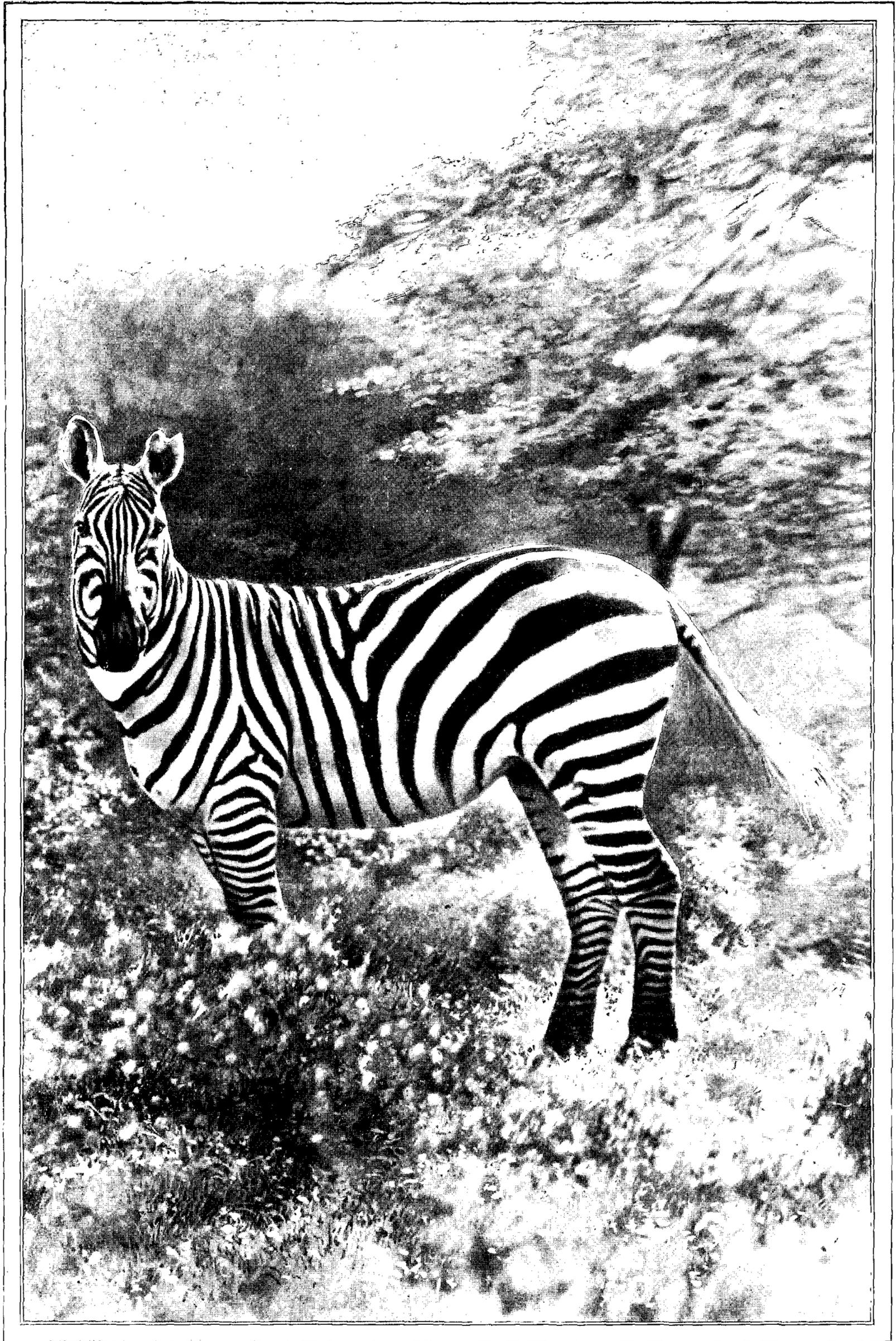
n'y étaient pas moins secs. Les hommes étaient éreintés et découragés; seul le manque d'eau les obligeait à avancer.

A une certaine distance, vers l'ouest, se trouvait une rangée de montagnes qui devait certainement constituer un des chaînons du massif du Kenia. On pouvait espérer trouver à proximité de ces montagnes un cours d'eau provenant des neiges qui garnissaient leur sommet; nous prîmes donc leur direction. En cours de route, nous rencontrâmes un troupeau de zèbres de Grant; l'un d'eux fut tué à coups de fusil, sur la demande des coolies, dont la longue marche avait excité la faim. Tandis que mes hommes s'en allaient pour installer le camp un peu plus loin, je restai seul avec mon porteur d'appareil pour dé-



QUELQUES ORYX PASSAIENT DANS UN TERRAIN DÉCOUVERT (page 255).

pouiller la bête. Environ une heure avant le coucher du soleil, je pensai qu'il serait temps de repartir; mais je constatai avec étonnement que mes coolies n'étaient pas revenus chercher la viande du zèbre. Vers six heures, nous atteignîmes une vallée au pied des montagnes qui nous servaient de point de direction; une petite rivière d'eau potable y coulait, mais, de campement, point de traces.



C'ÉTAIT UN ZÈBRE DE GRANT. L'ANIMAL M'APERÇUT ET ME REGARDA... (page 255).

Je tirai plusieurs coups de feu; l'écho seul me répondit. Il nous était impossible de nous rendre compte si le camp se trouvait en dessus ou en dessous de nous. Nous ne tardâmes pas à être plongés dans une profonde inquiétude; la nuit tombait avec cette rapidité particulière aux tropiques, et nous n'étions pas du tout rassurés à l'idée de voyager dans l'obscurité. En outre, nous n'avions mangé que quelques petits biscuits depuis cinq heures du soir et la perspective de passer la nuit sans prendre de nourriture ajoutait à nos appréhensions. Nous essayâmes vainement d'allumer des feux avec de l'herbe: celle-ci était déjà toute trempée par le brouillard. Après quelques hésitations, estimant que tous les chemins se valaient, nous prîmes celui du Sud et, lorsque eûmes parcouru un kilomètre, je tirai à nouveau plusieurs coups de fusil. A notre joie intense et à notre vif soulagement, une détonation éclata à peu de distance. Je répondis, et, ayant noté soigneusement la direction dans laquelle nous l'avions entendue, nous nous dirigeâmes de ce côté avec toute la vitesse qui nous était permise, et par la nature du terrain et par l'obscurité.

Cette marche accélérée ne fut pas des plus faciles; des trous nombreux, que nous ne voyions pas, nous faisaient trébucher et même tomber à chaque instant. En même temps, nous étions hantés par la crainte de nous heurter à quelque lion ou à quelque rhinocéros; si bien que chaque buisson ou chaque touffe d'herbes un peu grosse prenait la forme d'un de ces animaux dangereux. Enfin, exténués, à bout de forces, nous arrivâmes vers huit heures en vue du camp. Et ce fut avec une joie compréhensible que nous y trouvâmes un bain reposant, un bon diner et un lit confortable, toutes choses qui nous semblèrent encore plus appréciables.

Le lendemain matin, les Askaris qui avaient été de garde, nous annoncèrent que des lions avaient rugi pendant la nuit, tout autour du camp. Pour ma part, je n'avais rien entendu. La clarté du jour nous montra que notre campement avait été installé tout à fait près des premiers contreforts du Kenia. A perte de vue les chaînes de montagnes se succédaient les unes aux autres pour nous séparer du chemin qui devait nous conduire à Nyeri. Toutes les collines étaient revêtues de buissons plus ou moins épais. Cela compliquait singulièrement la difficulté du choix de notre itinéraire. Il nous fallait en outre trouver de l'eau avant la nuit. J'hésitais à suivre la chaîne de montagnes située à l'ouest, en nous tenant le long de la rivière, qui certainement avait sa source dans le massif du Kenia; nous étions en effet exposés à nous écarter de plusieurs kilomètres de la route normale. Mais le chef de la caravane et quelques autres indigènes émirent l'opinion qu'il était préférable de nous diriger directement sur le Kenia, en suivant le fond d'une vallée, qui s'ouvrait près du camp.

Nous n'eûmes pas à marcher longtemps pour nous apercevoir de notre erreur. La vallée devenait de plus en plus boisée au fur et à mesure que nous avancions; bientôt même l'ancienne piste de rhinocéros que nous suivions disparut sous des broussailles, au travers desquelles nous dûmes tailler notre chemin. Comme nous ne pouvions guère voir bien loin en avant, nous ne faisons pas un mètre sans les plus grandes précautions. Il nous fallait en effet éviter de tomber sur un rhinocéros dont le courroux, dans une pareille contrée, aurait pu avoir les plus graves conséquences. Nous avions soin, également dans le même ordre d'idées, de tenir nos armes prêtes à faire feu.

Quelques mois à peine auparavant, un infortuné voyageur anglais avait été tué, tandis qu'il longeait une piste de rhinocéros. Il avait quitté le camp pour se promener un peu, et, comme il n'avait pas l'intention de s'éloigner, il n'avait pas pris d'armes. Surpris et attaqué par un rhinocéros, il ne put s'enfuir à cause des buissons épais qui l'enfermaient comme dans une prison. Quelques heures plus tard, lorsque ses camarades le retrouvèrent, il avait succombé aux effroyables blessures que lui avait faites l'énorme bête.

Nous n'avancions que de plus en plus lentement, car les branches, les arbustes et les buissons d'épines étaient de plus en plus difficiles à couper. Nos mains, à tous, étaient en sang. L'impossibilité de voir où nous nous dirigions nous faisait marcher au hasard. Nous bénissions cependant les pistes de rhinocéros, sans lesquelles il nous eût été complètement impossible de faire quelque chemin. Cela dura pendant près de deux heures, au bout desquelles nous finîmes par parvenir dans une petite clairière gazonnée, où coulait un ruisseau plein d'une eau fraîche et limpide. Mais, après, il fallait en sortir; or il n'y avait que deux moyens. L'un consistait à suivre la petite rivière, mais la végétation était si dense sur ses bords qu'elle constituait une barrière à peu près infranchissable. L'autre exigeait l'ascension d'une colline rocheuse et escarpée.

C'est sur ce deuxième moyen que nécessairement se porta notre choix. Et, après une escalade difficile de près d'une heure, nous nous trouvâmes dans une contrée fort peu boisée, mais excessivement accidentée. Tournant un peu à l'ouest, nous retrouvâmes la rivière, que suivait une piste. Ce n'était même pas un sentier, mais c'était véritablement du luxe, après ce par quoi nous étions passés. De temps à autre, nous étions obligés pour éviter les derniers contreforts rocheux de la colline, d'aller d'une rive de la rivière à l'autre; son cours disparaissait parfois sous les lianes et les plantes grimpantes; mais la marche ne fut pas trop fatigante, jusqu'au moment où nous fîmes halte pour passer la nuit.

Le matin suivant, au départ, nous aperçûmes à nouveau, vers le sud, dans toute sa splendeur le pic neigeux du Kenia. Pendant plusieurs heures, tout alla bien; nous étions dans une région sans arbres,

alternativement plate et légèrement ondulée. Mais bientôt, avant d'arriver à la piste de Nyeri, des collines se dressèrent, aux pentes si boisées, que l'on n'y pouvait voir une ouverture quelconque. Toutes les tentatives que nous fîmes pour en trouver une à peu près convenable, échouèrent complètement. Si ce n'étaient pas des massifs impénétrables qui nous barraient la route, c'étaient alors des ravins infranchissables.

Chaque chemin entrepris semblait pire que le précédent. Pour comble de malchance, la pluie commença à tomber, et les averses furent si fréquentes et si violentes qu'elles achevèrent de nous décourager. Nous n'étions d'ailleurs pas au bout de nos peines et de nos ennuis. Le chef de la caravane vint m'informer qu'il n'y avait presque plus de nourriture pour les coolies. Ceux-ci, dans leur imprévoyance innée, avaient mangé double ration depuis plusieurs jours, bien que nous leur eussions procuré de la viande fraîche, et qu'ils eussent pris une grande quantité de poissons. Ils n'avaient guère d'aliments pour plus de deux jours. Il eût été dangereux d'exprimer nos inquiétudes devant le chef et les porteurs. Nous les gardâmes pour nous, résolus à franchir coûte que coûte l'obstacle présenté par l'épaisse forêt avant qu'il fit nuit.

Nous donnâmes l'exemple, en nous mettant nous-mêmes à l'ouvrage pour tailler un chemin dans les massifs qui permit aux coolies de passer. Nous nous guidions suivant la boussole. C'était une besogne

vraiment pénible, et même décourageante, qui semblait ne devoir jamais prendre fin. La pluie avait rendu l'atmosphère humide et lourde; l'oppression qui nous pesait sur la poitrine nous rendait davantage irritables et las. Assez tard dans l'après-midi, la forêt s'éclaira, et, avec des cris de joie, nous en sortîmes pour passer à nouveau dans une région découverte, où il n'y avait plus d'arbres et où nous espérions marcher un jour plus aisément.

Bien que les traces de rhinocéros fussent nombreuses, nous n'avions vu que très rarement des animaux, depuis que nous avons quitté la vallée du Guaso Nyiro. Les hommes, en allant chercher de l'eau, aperçurent deux rhinocéros dans l'épaisseur des massifs, mais nous étions trop fatigués pour nous en occuper. Notre camp avait été établi à une altitude d'environ 2500 mètres au-dessus du niveau de la mer; la nuit y fut terriblement froide et, lorsque le jour vint, chacun fut heureux de pouvoir se remuer. A dix heures du matin, nous avons rejoint la piste de Nyeri, à la joie de tout le monde. En chemin, nous vîmes, pour la première fois, des antilopes de Jackson; mais il me fut impossible de les photographier.

De l'élévation où nous nous trouvions, nous avons une vue superbe sur toute la vallée du Guaso Nyiro, et nous nous aperçûmes alors de l'erreur que nous avons commise dans le choix de notre route.



CES OISEAUX ÉTAIENT DES « VULTURIN GUINEA FOWL ».

Il eût été bien préférable de suivre la rivière vers l'ouest pendant 12 ou 15 kilomètres et de nous tenir ainsi dans sa vallée. Cela nous eût permis de camper sur ses rives, d'avoir de l'eau tout le long du chemin et surtout de marcher avec beaucoup moins de difficultés.

Le reste du voyage se passa sans incident. Nous suivions la piste de Nyeri que nous connaissions déjà; nous constatons que les animaux, particulièrement les zèbres, y étaient beaucoup plus nombreux qu'un mois auparavant. Nous vîmes également un petit troupeau d'oryx de Patterson, dont je pus prendre deux clichés. Le soir qui précéda notre arrivée à Nyeri, on m'annonça que les provisions alimentaires des coolies étaient épuisées et que les hommes demandaient à partir de bonne heure le lendemain, afin d'arriver à Nyeri le même jour. J'accédai à leur demande. Le départ eut lieu à quatre heures du matin. Il faisait clair de lune. Le froid était si intense que nos mains étaient complètement engourdies et qu'il fallut plusieurs heures de chaleur solaire pour les réchauffer. Nous avons plus de 48 kilomètres à faire avant d'arriver en vue de Nyeri. Tout le monde était complètement éreinté, mais dans une joie intense, lorsqu'on vit flotter le drapeau anglais au-dessus du fort et qu'on entendit les cors de la police indigène.

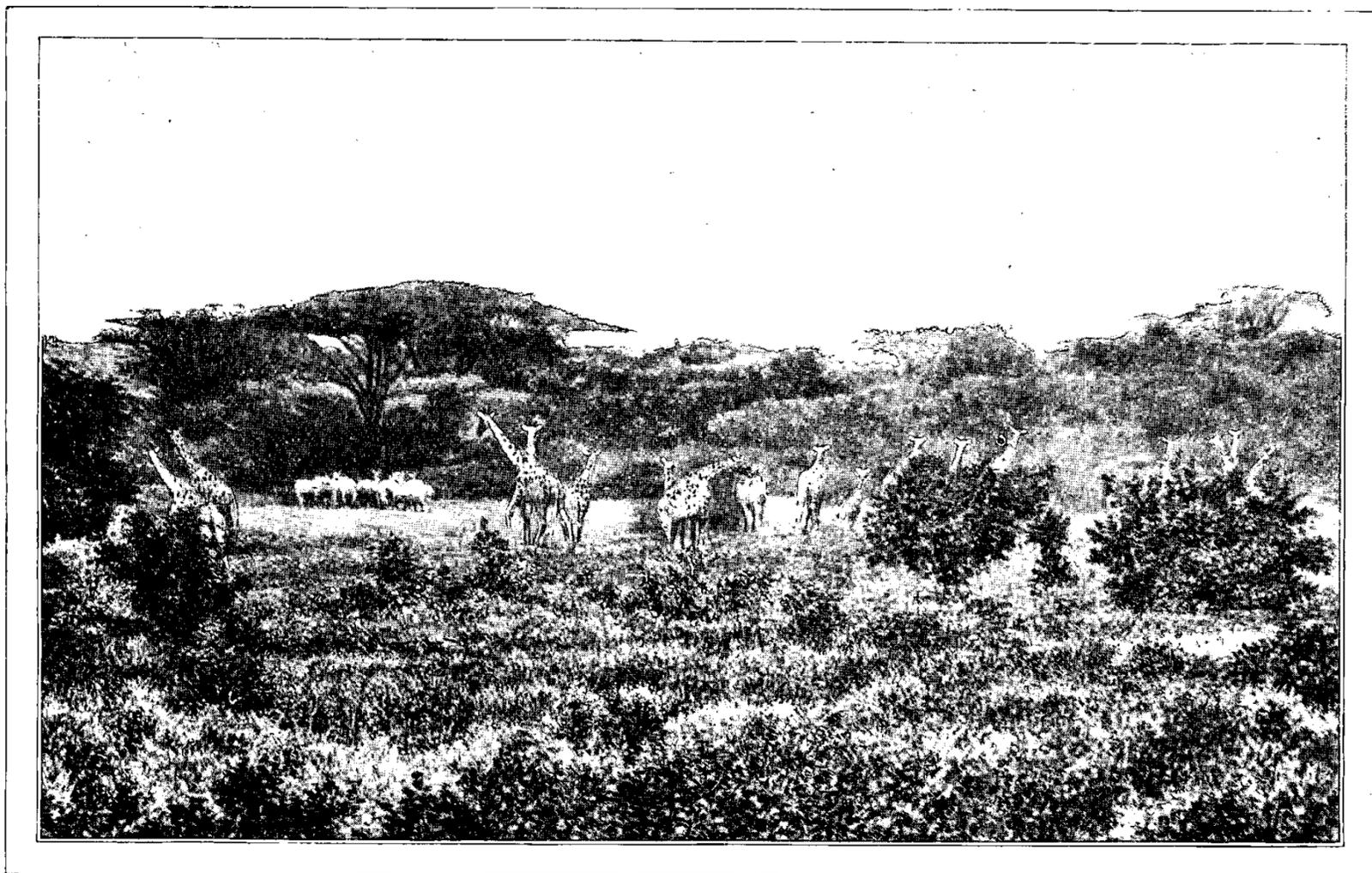
Le lendemain matin, il fut extrêmement difficile de partir. Les hommes vinrent avec des excuses sans fin réclamer un jour de repos; ils prétendaient surtout que leurs pieds étaient blessés et ils avançaient clopin-clopant, comme s'il leur eût été impossible de marcher. Certainement plusieurs d'entre eux disaient la vérité; mais ce n'était guère la généralité. J'engageai quelques coolies supplémentaires pour aider les vrais malades, et nous parvîmes à partir vers neuf heures.

Le jour suivant, nous étions à Fort-Hall, où nous nous ravitaillâmes en aliments pour les hommes. Mais là encore, ces derniers essayèrent de nous arracher vingt-quatre heures de congé. Le temps était trop précieux. Je m'étais fait inscrire pour le paquebot qui partait le 14 juin, et il me restait encore beaucoup de besogne à faire. Cependant je consentis à accorder des permissions à tous ceux qui trouveraient des remplaçants convenables. Ils n'y parvinrent pas, et, après quelque retard, nous pûmes partir pour notre ancien camp sur les rives de la Tana. Le voyage s'effectua sans incident, sauf que nous eûmes quelque mal à maintenir de la cohésion entre nos hommes qui marchaient séparément et parfois s'égarèrent.

Le 15 mai, dans l'après-midi, nous arrivions au camp de Simba. Une profonde désillusion nous y attendait. Étant donné la saison où nous nous trouvions, tout aurait dû y être vert et paré de couleurs printanières, d'autant qu'il avait plu depuis notre départ. Mais ces pluies devaient avoir été si insignifiantes — tout indiquait qu'il n'en était pas tombé depuis plusieurs semaines — que l'aspect du pays était déplorable. L'herbe était desséchée, brûlée; un certain nombre d'arbres perdaient leurs feuilles. Mais le pire était que la rivière, qui aurait dû être si riante, avait fait place à un lit de sable sec, où l'on



QUELQUES ÉLANS SUR LES PENTES DU MONT KENIA.



NOUS DÉCOUVRONS, A NOTRE IMMENSE SURPRISE, CINQUANTE GIRAFES (page 256).

ne voyait que quelques mares boueuses remplies d'un liquide verdâtre n'ayant rien de commun avec de l'eau. De celle-ci, nous n'en trouvâmes, et encore combien peu, qu'en creusant des excavations excessivement profondes; pour en réunir la quantité nécessaire au camp, il nous fallut toute une journée de labeur acharné.

Cependant, malgré cette sécheresse, le gibier était fort abondant. Chemin faisant, nous avons déjà rencontré des zèbres, des antilopes, des impalas, en grandes quantités et, également, plusieurs rhinocéros. L'un de ces derniers voulut semer l'effroi dans la caravane et la couper; il n'en fut dissuadé que par deux coups de fusil. Un autre me fit passer un fort mauvais moment. J'avais quitté les files des coolies en compagnie d'un seul d'entre eux, qui portait mes appareils; j'espérais voir quelque chose d'intéressant. Soudain j'entendis un violent grognement et le bruit d'une charge. Un rhinocéros trottait droit sur nous. L'herbe était trop haute pour que je pusse prendre une photographie; et d'un autre côté je ne me souciais guère de faire usage de mes armes, qui consistaient en mon modeste mauser calibre 275. Je me glissai donc en toute hâte vers un arbre. L'énorme bête avait été probablement dérangée dans son sommeil par le passage du *safari* et n'était venue vers moi que par hasard. Lorsqu'elle entendit que je me mouvais dans les herbes, elle s'arrêta; elle n'était plus qu'à 20 mètres. Je cessai alors de remuer; le vent était favorable, si bien qu'au bout de quelques instants, le rhinocéros, tranquilisé, continua à battre en retraite.

Nous étions trop fatigués pour essayer de veiller pendant la nuit; aussi fut-il décidé de confier au système d'allumage automatique le soin d'enregistrer des photographies nocturnes. Trois chambres noires furent installées près des trous d'eau. Nous restâmes quelque temps auprès d'elles afin de les protéger contre les oiseaux. Puis, lorsque l'obscurité fut venue, nous reprîmes le chemin du camp, espérant que tout irait bien. Nous avons à peine parcouru quelques centaines de mètres que le bruit d'une déflagration de poudre éclairante parvint à nos oreilles. Nous dûmes revenir sur nos pas pour remettre tout en ordre. Pendant que nous étions occupés à cette besogne, une deuxième déflagration se produisit. Nous n'avions pas de lanternes, ce qui n'était pas précisément fait pour faciliter notre travail, dans le lit de la rivière, au milieu des herbes et des papyrus, en un endroit que nous savions infesté par les lions. Nous avons également relevé dans la journée des traces de buffles, et la rencontre possible de l'un d'eux dans l'obscurité n'eût rien eu d'agréable. C'est avec un plaisir compréhensible que nous réintégrâmes le camp.

Le lendemain matin, nous constatâmes que nos peines avaient été complètement inutiles, puisqu'aucun animal ne s'était approché des trous d'eau. Vers le milieu du jour, nous construisîmes un boma près du cadavre d'un zèbre, et nous y passâmes toute la nuit sans plus de résultat. On entendit à quelque distance

des rugissements de lion, mais un chacal seul rendit visite à la dépouille du zèbre. Il y eut aussi quelques moustiques fort désagréables, c'était la première fois que ces insectes nous tracassaient autant.

Pendant quatre autres nuits, nous restâmes, courageusement, dans notre boma; nous ne fûmes pas plus heureux. Le seul animal que nous vîmes fut une hyène, que nous ne pûmes même pas photographier. C'était en vérité décourageant, et je commençais à craindre un échec complet au sujet des lions. Il y en avait peu, et ils ne venaient même pas, comme à notre séjour précédent, rugir près de nous.

Les journées étaient un peu meilleures que les nuits; mais elles ne nous fournissaient aucun sujet particulièrement intéressant. Il y eut bien un assez grand nombre d'animaux, principalement, des antilopes, des impalas, des zèbres, et même un troupeau d'oryx de Patterson, quelques girafes, trois ou quatre rhinocéros qui vinrent s'offrir à nos regards, mais jamais les circonstances ne me permirent de tirer parti de ces rencontres. Les hautes herbes, qui venaient s'intercaler entre ces animaux et mon objectif, étaient pour beaucoup dans mes échecs.

J'en vins à me servir d'un rideau de branchages, derrière lequel je me mis à l'affût, mais sans plus de succès. Pendant deux matinées, je restai dissimulé en pure perte de temps, dans la cabane de feuillage, où j'avais eu mon aventure avec mes deux lions. Les souvenirs de celle-ci me rendaient encore plus pénible l'absence actuelle et complète d'émotions. C'est en vain que j'espérai, durant ces longues heures, voir surgir d'un moment à l'autre un de ces énormes fauves.

Cependant, une fois, un petit troupeau d'antilopes se trouva à assez bonne portée de mon appareil, et j'obtins une série de clichés tout à fait réussis et intéressants. Chose curieuse, aucun impala ne vint près de ma cachette. J'en aperçus pourtant beaucoup qui se promenaient à travers les arbres. Je pus, en une occasion, me rapprocher assez près d'un troupeau de ces animaux — et encore cela me demanda-t-il plus d'une heure — pour en prendre quelques photographies. Pendant plus de trente minutes ils restèrent à m'observer, tandis que j'étais en plein soleil, sans oser bouger. Jamais de ma vie, je n'avais été grillé de pareille manière. Lorsque les animaux retournèrent à leur pacage, je ne mis pas longtemps à trouver l'ombre d'arbres voisins, où je me rafraîchis longuement avant de reprendre ma chasse.

Mon camarade de voyage découvrit, au cours d'une sortie, une volée de pélicans blancs qui étaient perchés sur des arbres peu élevés, à quelques kilomètres du camp, du côté de la montagne. Il nous fut impossible de nous rendre compte s'ils avaient installé là leurs nids. Ce fut d'ailleurs la seule occasion que nous eûmes d'en voir durant tout notre voyage.

(A suivre.)

Traduit et adapté par M. ÉMILE DUPUY.



UNE OIE ÉGYPTIENNE SUR LES BORDS DU GUASO NYIRO.



LES GNOUS VIVENT PRESQUE EXCLUSIVEMENT EN TERRAIN DÉCOUVERT (page 272).

LES FAUVES D'AFRIQUE PHOTOGRAPHIÉS CHEZ EUX¹

PAR M. A. RADCLYFFE DUGMORE

Traduit et adapté par M. Émile Dupuy

VI. — Notre nouveau séjour au camp de Simba. — Impressions de boma. — Trio de lions. — Un excellent travail de nuit. — A la poursuite des gnous. — Chez M. Heatley. — Buffles dans les papyrus. — Retour à Nairobi. — Rencontre avec M. Roosevelt. — Adieux au paradis des chasseurs.



UNE GAZELLE DE GRANT A DEMI APPRIVOISÉE.

Nous avons décidé de transporter le camp en un endroit plus rapproché de la rivière Thika; nous supposons qu'il s'y trouvait une grande quantité de lions. Ceux-ci tenaient en effet une large place dans notre programme et il fallait que nous en eussions une série complète de photographies.

La veille du jour fixé pour ce transfert, nous étions partis faire une dernière excursion dans les environs du camp de Simba et nous avons pris pour but de notre sortie un troupeau d'oryx de Patterson que mon camarade avait aperçu deux jours auparavant. En cours de route notre attention fut attirée par des vautours qui se tenaient sur les branches d'un arbre mort. Leur présence nous donna à penser qu'ils s'étaient réunis là parce qu'une charogne s'y trouvait; peut-être même était-ce la dépouille de la proie d'un lion, trouvaille qui eût présenté pour nous un intérêt considérable. Nous nous dirigeâmes vers les vautours. Tout d'abord nos recherches ne nous donnèrent aucun résultat. Finalement nous découvrîmes quelques entrailles d'animal. En suivant un certain nombre de traces sanglantes dont elles servaient de point de départ, nous arrivâmes jusqu'au lit desséché d'un petit cours d'eau. Là, sous la rive recouverte d'herbes hautes et épaisses, gisaient, cachés, les

restes d'un hartebeest. Il n'y avait plus que les épaules, la tête et quelques morceaux de la croupe. D'après l'état de l'herbe, il n'était guère possible d'établir d'une façon absolue si la carcasse avait été entamée là où elle se trouvait, ou si ces restes y avaient été apportés et dissimulés par les fauves, après qu'ils eurent assouvi leur faim. Cette dernière hypothèse nous sembla la plus plausible, car, à environ 40 mètres de la rive, se trouvait une petite dépression de terrain où l'herbe avait été considérablement foulée.

1. Suite. Voyez pages 205, 217, 229, 241 et 253.

Nous aurions voulu installer nos appareils pour prendre des photographies à la lumière artificielle que nous n'aurions pu trouver pareil endroit et surtout imaginer une disposition plus appropriée de l'appât. En outre, non seulement le cadre y était parfait, avec un fond d'arbres, de végétation et de buissons d'épines tout à fait pittoresque; mais encore, sur la rive opposée, se trouvait une légère élévation de terrain, où un boma aurait constitué un observatoire idéal. Quant au creux de la rivière, il formait une défense de tout premier ordre contre une attaque des lions par surprise; il était trop large pour permettre aux fauves de le franchir d'un seul bond et les obligeait à y descendre pour en remonter ensuite. Enfin il y avait deux positions splendides pour les chambres noires à proximité du boma projeté; il n'y avait pas de buissons ni de végétation gênante entre les objectifs et la carcasse.

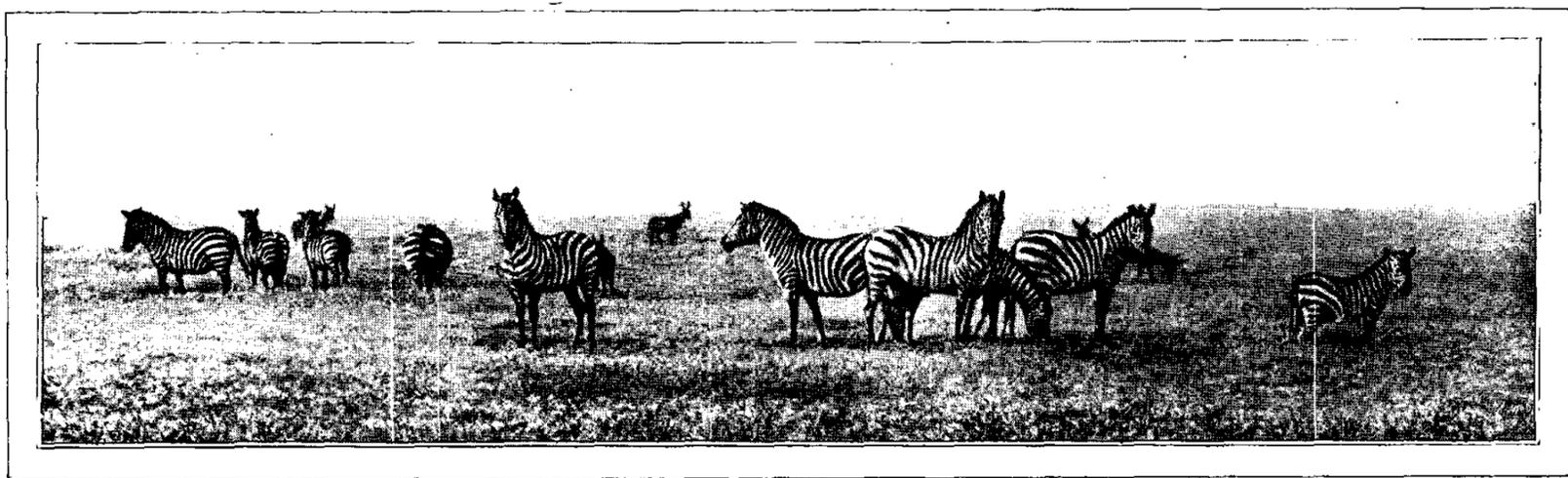
Cet ensemble de circonstances si fortuites nous causa une vive joie, et le voyage à la Thika fut immédiatement abandonné devant la perspective de pouvoir, avec quelque certitude, photographier des lions, là où nous nous trouvions. Il nous semblait que nous allions enfin trouver le couronnement de nos efforts de vingt-huit nuits passées sans sommeil dans ce seul but.

Le temps était précieux, il fallait que tout fût prêt avant la nuit. Or il était midi lorsque nous avons trouvé les restes de l'antilope et nous étions à 5 kilomètres du camp. Nous regagnâmes ce dernier en toute hâte, pour y déjeuner rapidement et revenir à notre endroit avec le matériel et les hommes nécessaires. Les trois chambres noires furent placées sur une même ligne, avec un intervalle de huit à dix pieds entre chacune d'elles et à une distance de 9 mètres de la carcasse de l'animal mort. Elles étaient reliées à la lampe par un même circuit électrique, de façon que tous les appareils fonctionnassent simultanément. Dans le boma, qui avait été construit à 10 mètres de la dépouille de l'antilope, se trouvaient encore deux appareils et une lampe de rechange. Nous avions ainsi le matériel nécessaire pour prendre les photographies dans le cas où le lion demeurerait sur place après la première déflagration lumineuse ou bien dans le cas où le fauve se jetterait sur le boma. A cinq heures et demie, lorsque les boys nous apportèrent un repas indispensable, tout était prêt.

Après avoir mangé, nous nous glissons dans le boma, dont nous fermons soigneusement l'entrée; nous y dégustons une tasse de café brûlant et fumons une excellente pipe. A peine avons-nous terminé, — l'obscurité s'étendait déjà sur toute la contrée — que nous entendons à notre vive surprise un léger bruit dans l'herbe, derrière la carcasse qui servait d'appât. Bientôt, nous pouvons distinguer une masse sombre qui s'avance à travers les herbes, puis une autre et encore une autre. Sans aucun doute ce sont des lions, mais plus que nous n'en avons souhaité et, pour ne pas mentir, j'avoue que la pensée qu'ils sont là, à 10 ou 15 mètres de nous à peine, n'est pas sans nous causer une violente émotion.

La nuit est si sombre que nous ne pouvons rien distinguer dans l'ombre des arbres. Ce ne sont pas des lions que nous voyons, ce sont des fantômes de lions, qui se confondent à peu près avec les buissons et les massifs. Il est presque impossible de déterminer leur position. Deux semblent être au-dessus de l'appât le troisième un peu au-dessous et de côté. Le bruit qu'ils font est étrange; il semblerait qu'ils broient des os. Un instant je crains que l'un des fauves n'enlève la carcasse pour la porter plus loin, ce qui eût entraîné l'échec de nos projets. Pour me rassurer sur ce point, je tire de ma poche une petite lampe électrique dont la faible lueur me permet de constater qu'il y a certainement trois fauves, mais qu'un seul est assez près des restes de l'antilope pour se trouver dans le champ des objectifs. Ce dernier fauve est une lionne dont les prunelles reflètent étrangement la lumière de ma lampe. Le coup d'œil est si impressionnant et si troublant que c'est à peine si je pense à presser le bouton électrique.

Cependant je ne tarde pas à revenir à un sentiment plus exact de la réalité et à comprendre que je risque par ces retards de perdre le bénéfice de pareilles circonstances. J'appuie le doigt sur le commutateur : l'éclair illumine violemment la scène, pour laisser la place ensuite à une obscurité plus intense et plus



A 400 MÈTRES APPARUT UN GRAND TROUPEAU COMPOSÉ SURTOUT DE ZÈBRES ET D'ANTILOPES (page 273).

impénétrable que jamais, tandis que les lions, surpris et effrayés, battent précipitamment en retraite. Nous entendons leurs sourds rugissements se perdre dans le lointain. Quant à nous, la certitude de trois clichés réussis nous remplit d'une joie dont nous contenons à grand-peine le silence nécessaire.

Mais une question se pose maintenant, une question délicate, puisqu'il ne s'agit rien moins que de recharger la lampe et d'armer à nouveau les obturateurs. Devons-nous le faire tout de suite, avant que les lions soient revenus de leur surprise, ou devons-nous attendre qu'ils se soient éloignés davantage? La première alternative est la meilleure, car nous n'avons aucun moyen de constater à quelle distance ils se sont retirés. De plus si nous attendons, ils peuvent revenir sur leurs pas et nous surprendre en dehors du boma, ce qui eût manqué de charme et d'agrément.

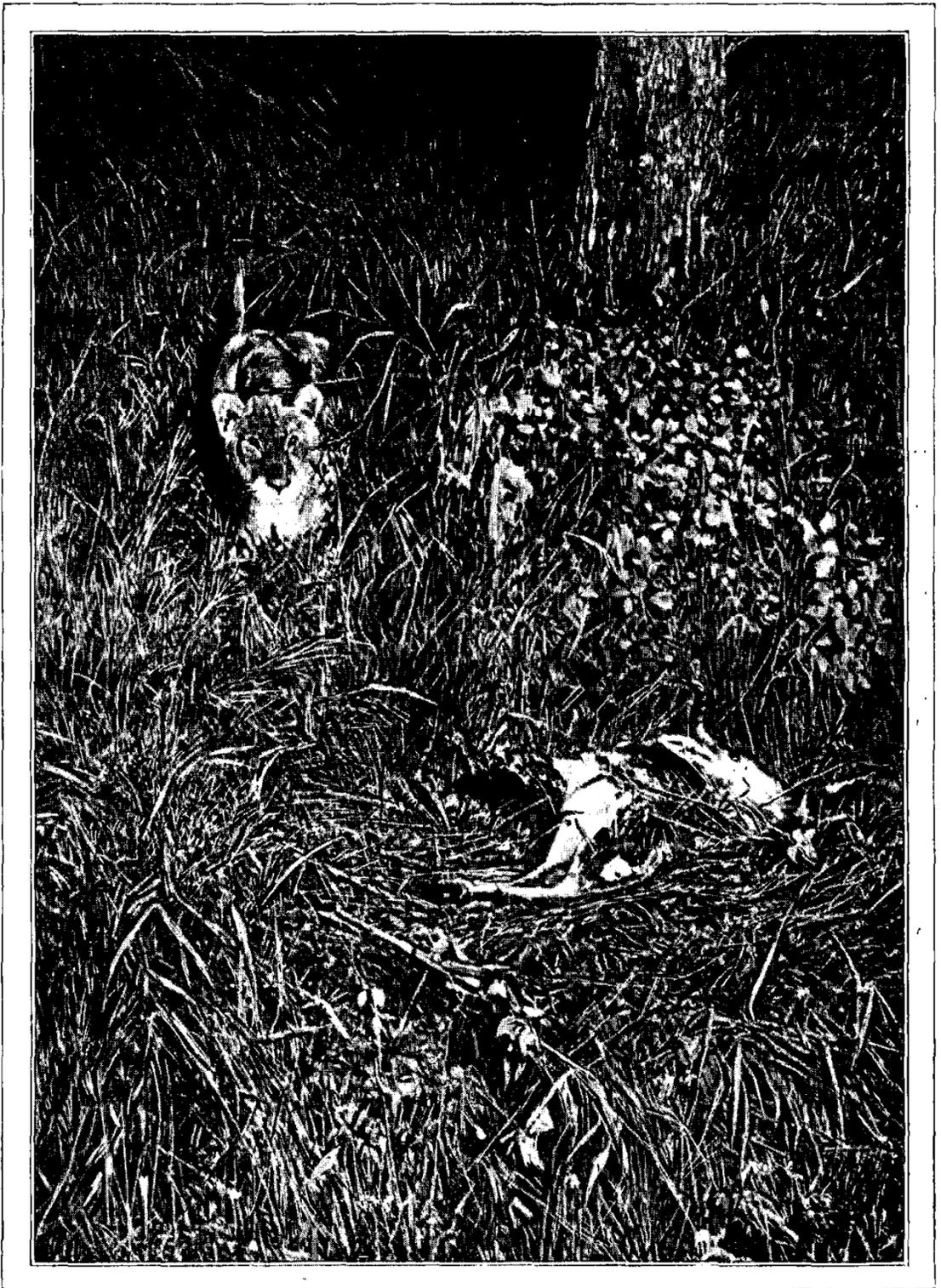
Non sans une certaine contrainte, nous nous glissons donc hors de notre abri pour accomplir la partie certainement la plus désagréable de notre besogne photographique. Inutile de dire que nous ne perdons pas une seconde. En quelques instants tout est remis en ordre et nous nous retrouvons avec une satisfaction intense à l'intérieur du boma. Durant deux heures rien ne vient troubler notre quiétude. Au loin, bien au loin, on entend quelques rugissements de lion ou le hennissement si particulier des zèbres. Cependant, vers neuf heures,

nous distinguons assez nettement la forme d'une lionne qui s'avance doucement vers la carcasse. Maintenant elle la touche presque. Le magnésium déflagre, le site s'illumine en une lueur aussi brève que brusque, et nous avons ainsi notre meilleure photographie de lion. La bête présentait le flanc aux appareils; elle était couchée à 8 mètres de nous, prête à dévorer les restes de l'animal, quand l'éclair la surprit. Elle avait ensuite disparu d'un seul bond.

Nous pouvons estimer qu'après deux alertes pareilles les fauves ne reviendront pas. Il n'en est rien et armés de lampes et de rifles nous remettons encore une fois les appareils en état de fonctionner. Un long laps de temps s'écoule : aucune des bêtes affamées ne réapparaît. Cependant leurs rugissements qui nous parviennent de toutes les directions nous maintiennent sur le qui-vive.

A deux heures du matin, nous entendons soudain une sorte de grognement sourd, qui se fait de plus en plus proche, quoiqu'il nous soit impossible de l'attribuer à un ou plusieurs animaux qui s'avancent vers nous à travers les herbes sèches. Pendant longtemps nous ne pouvons rien voir, et pourtant le grognement continue; il nous cause même une sorte de nervosité désagréable. Il y a en effet quelque chose de particulièrement irritant dans le rugissement d'un lion qui reste invisible. Il faut voir l'animal pour que cesse cette impression.

Enfin trois lions sont en vue; ils se détachent sur le ciel, sur la rive, derrière le cadavre de l'hartebeest,



UN DES LIONS ÉTAIT AU-DESSUS DE L'APPAT (page 266).

Ils se meuvent d'une façon mystérieuse, apparaissant et disparaissant alternativement parmi les hautes herbes et dans l'ombre épaisse des arbres. Leur rugissement horripilant ne cesse pas un instant. Il est certain qu'ils considèrent notre présence comme une menace pour leur sécurité, tandis que nous estimons que ce sont eux qui en deviennent une pour la nôtre.

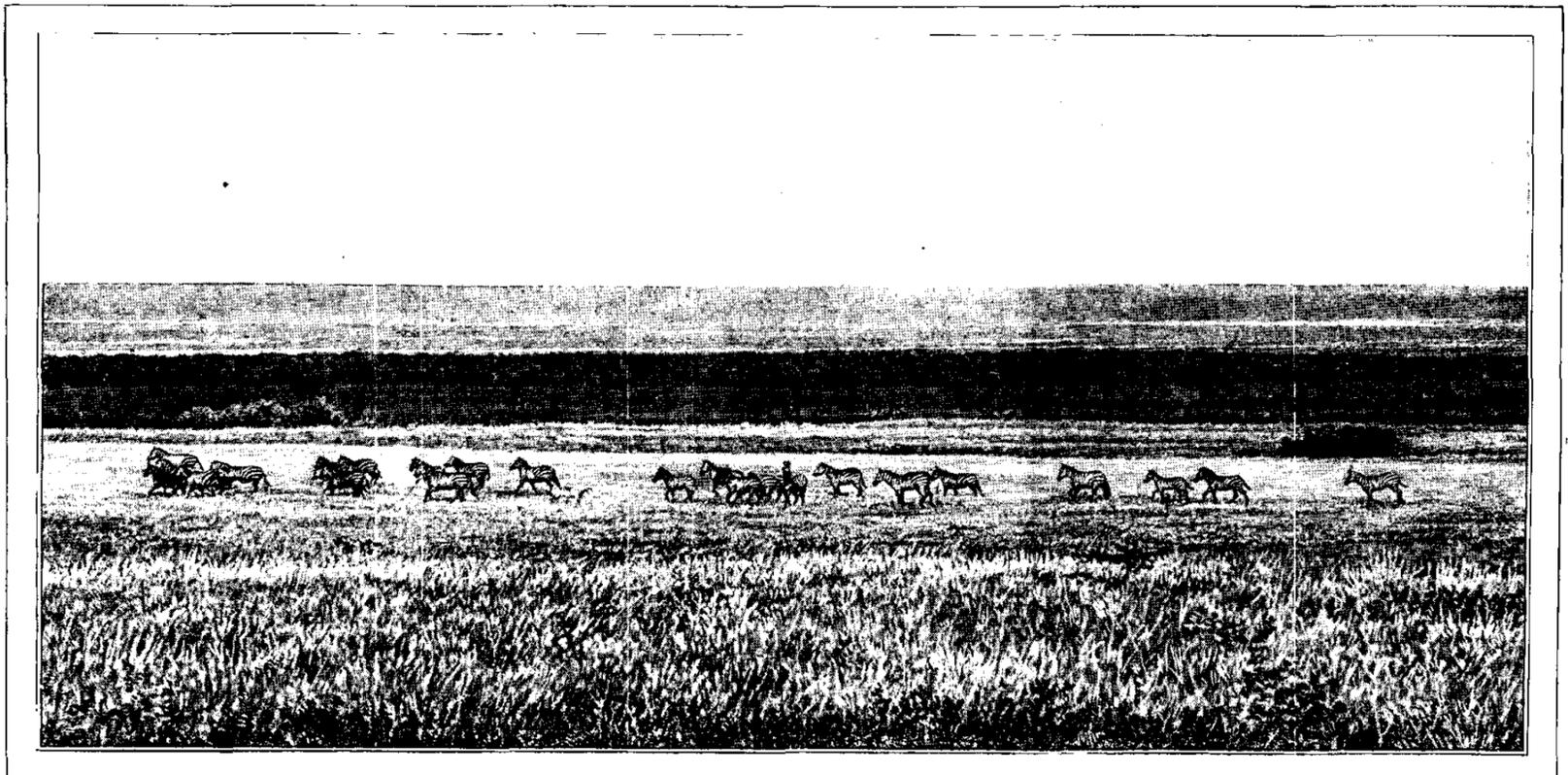
Pour compliquer la situation — et aussi la rendre encore plus intéressante — un quatrième lion fait son apparition derrière le boma. Il rugit aussi et nous comprenons que nous sommes pour quelque chose dans ses inquiétudes. A un moment donné, il n'est pas à plus de *trois* mètres de nous. Bien que nous ne nous sentions pas précisément à l'aise, notre émotion est à son comble, et nous nous demandons quelle pourra bien être l'issue de cette aventure. Mon *home* me semble terriblement loin et je songe avec mélancolie à mon assurance sur la vie...

Cependant les quatre lions ne semblent avoir pris aucune décision. Ils se demandent probablement s'ils doivent nous attaquer ou bien se rendre à leur repas. Le temps nous semble horriblement long. Mais soudain, une lionne descend la rive. Dès qu'elle n'est plus qu'à quelques pas des restes de l'animal, je tourne le commutateur; nos nerfs sont si tendus que nous sursautons à la déflagration du magnésium. Et les lions de battre en retraite, en poussant des rugissements épouvantables. Quant à celui qui se trouvait derrière nous, il est impossible de dire ce qu'il en advint.

Déjà, pendant la première partie de la nuit, nous avons mis une certaine hésitation à nous hasarder en dehors de notre boma. Maintenant nous nous demandons si cette fois il ne vaut pas mieux arrêter là nos opérations photographiques que de sortir de notre abri. Les lions avaient eu une attitude nettement agressive et ils semblaient avoir été rendus enragés par le fait de ces interruptions successives, dans leur repas.

Cependant l'occasion de prendre encore quelques excellents clichés nous semble telle que nous estimons que ce serait une folie de ne pas en tirer profit. C'est en tremblant — je le confesse — que nous nous glissons à nouveau en dehors de notre boma. L'obscurité est effrayante. Les lions rugissent dans toutes les directions aux alentours. Nous scrutons soigneusement le voisinage direct avant de risquer les premiers pas en avant. La faible lueur de notre petite lampe électrique augmente plus qu'elle ne diminue ce qu'il y a d'angoissant dans notre situation. Enfin nous voilà parvenus aux appareils; la lampe est rechargée, les obturateurs armés, et, quelques secondes après, nous respirons plus librement à l'abri de notre défense d'épines.

Il ne s'écoule pas deux heures avant le retour de nos visiteurs nocturnes. Ils ne sont que deux, mais deux lions fort bruyants. Ils rugissent, ils bâillent, ils vont et ils viennent, mais sans quitter la rive. Pendant une heure, ce manège dure. Nous commençons à nous habituer à l'expression de leurs menaces. Finalement, ils se calment et nous pouvons les voir étendus près d'un arbre; ils nous font face. Nous ne nous sentons pas du tout à l'aise; leur brusque silence est encore plus terrible que leurs grognements, car, d'ordinaire, c'est le prélude de leurs méfaits. Instinctivement, nous saisissons nos armes; je sors de son étui un revolver de gros calibre, en cas de combat à faible distance. Plusieurs secondes se passent, des secondes qui nous semblent interminables, longues comme des minutes et même des heures, et toujours ce silence mortel qui



UN TRÈS NOMBREUX TROUPEAU DE ZÈBRES DE GRANT.



A LA LUEUR DE MA LAMPE ÉLECTRIQUE, UNE LIONNE M'APPARAÎT PRÈS DES RESTES DE L'ANTILOPE (page 266).

nous oppresse. Les deux fauves sont toujours allongés, aussi immobiles que l'arbre dont les branches s'étendent au-dessus d'eux.

Devons-nous prendre les devants et faire feu? C'est imprudent par une obscurité aussi intense; nous pouvons manquer notre but. Nous préférons attendre qu'une circonstance fortuite détourne leur attention. D'ailleurs elle ne tarde pas à se produire, sous forme d'un léger bruit. Les deux fauves descendent aussitôt la rive en rugissant, droit vers nous. Notre alarme est vive et nous nous apprêtons à les recevoir. Ils ont atteint le lit plein de sable de la rivière; ils continuent à avancer sur nous. Ils ne sont plus qu'à cinq mètres de notre abri. Mais brusquement, ils changent d'idée et battent en retraite rapidement. Enfin nous respirons, et c'est la fin de notre travail nocturne.

Ce n'est pas sans un soulagement infini que nous vîmes réapparaître la lumière du jour, dans la splendeur d'une aurore tropicale, après ces heures d'obscurité et d'émotion angoissantes. Nos nerfs étaient complètement brisés, mais nous ne le regrettions pas, tant nous avions vécu des minutes vraiment inoubliables, en tête à tête avec les fauves. J'ai eu bien des émotions sportives pendant mon voyage en Afrique, mais aucune ne surpassa celles de la nuit du 21 mai. En outre cette nuit eut pour elle de me donner des résultats splendides, sous la forme de dix photographies de lions, prouesse qu'il ne me sera probablement jamais donné de renouveler.

Notre premier soin en arrivant au camp fut, bien entendu, de développer mes plaques, et je ne saurais trouver de mots pour exprimer la joie et la satisfaction infinie que nous éprouvions en voyant les images apparaître, magnifiques et fouillées, dans le liquide des cuvettes. Les clichés étaient parfaitement réussis.

Assez tard dans l'après-midi, nous retournâmes au boma avec l'espoir de recommencer la besogne de la nuit précédente. Mais les heures s'écoulèrent lentement, sans la moindre visite de fauves. Rien ne vint interrompre le silence de la nuit étoilée, pas même le rugissement lointain d'un lion. Nous n'osions pas dormir; car un fauve pouvait surgir au moment précis de notre sommeil, et s'il venait avec de mauvaises intentions, ce serait sans bruit ni grognement. Pour ne pas avoir la mauvaise surprise d'un réveil brusque avec un lion dans l'entrée de notre boma, nous veillâmes toute la nuit, les yeux écarquillés et les oreilles tendues. Nous n'en fûmes pas plus riches pour cela, au matin, ni en aventures, ni en photographies. Les lions ne daignèrent pas venir nous troubler. Cet échec ne nous empêcha pas d'envisager la nécessité de retourner encore au boma pendant deux des trois nuits qu'il nous restait à passer dans le camp de Simba. Je dis deux, car il nous fallait bien en donner une entière à un repos complet avant d'affronter les fatigues de la marche.

Il nous fut impossible de nous procurer un zèbre comme appât et nous dûmes nous contenter d'un hartebeest, ce qui, malheureusement, n'était pas la même chose. Pour lui donner plus de prix, nous fîmes enlever et disposer à environ 2 kilomètres et demi de notre nouveau boma les restes de l'autre dépouille; ils devaient servir à encourager les lions à leur préférer la carcasse plus fraîche, placée près de notre abri. Comme les nuits étaient sans lune et que tout nous indiquait que le ciel serait complètement couvert, il était nécessaire que l'appât ne fût pas trop éloigné. Nous mimas donc le cadavre de l'hartebeest à huit mètres seulement du boma; nous avions ainsi la certitude de distinguer et d'entendre les fauves lorsqu'ils s'approcheraient. Nous n'avions plus, dans notre nouveau poste, la protection d'un ravin; nous étions tenus à une mise sur la défensive des plus rapides.

Les premières heures furent assez tranquilles. Nous entendions à une certaine distance un rugissement de lion; mais en toute probabilité il n'y en avait aucun dans notre voisinage immédiat. Cependant vers deux heures du matin, un léger bruit vint frapper nos oreilles attentives. Puis nous entendîmes distinctement broyer des os. Mais, malgré les précautions que nous avions prises, il nous était impossible de rien voir, tant l'obscurité était profonde. Nous doutions que ce fût un lion, car nous aurions dû voir se découper sur le ciel sa masse imposante. Ce ne pouvait être, à notre avis, qu'un chacal ou bien encore une hyène. Comme nous n'avions encore aucune photographie convenable de l'un de ces deux animaux, nous décidâmes de profiter de l'occasion, et le commutateur fut tourné. Le magnésium ne s'enflamma pas, mais les obturateurs fonctionnèrent. Un rugissement profond nous apprit que nous avions eu affaire à un lion, qui s'éloigna aussitôt.

Dès que nous n'entendîmes plus de bruit, nous sortîmes du boma pour voir ce qui avait empêché la lampe de fonctionner. Horreur! la lueur de notre lampe électrique se refléta dans une paire de prunelles qui flamboyaient à une vingtaine de mètres à peine. Nous étions, hors de notre abri, face à face avec un lion. Notre première pensée fut de faire feu sur lui; mais c'était sacrifier toute espérance de photographie ultérieure. Au lieu de décharger nos armes sur le fauve, nous remîmes les appareils en place, sans oublier d'assurer à nouveau le bon fonctionnement de la lampe. Cela fait, nous réintégrâmes le boma. Nous y étions à peine rentrés et nous venions d'éteindre notre lampe de poche que, non plus un seul, mais deux lions commencèrent à rugir d'une manière effroyable. Sûrement le premier avait été rejoint par sa compagne, et maintenant, ils étaient là, leurs regards fixés dans notre direction. Pendant deux heures, ils se promenèrent, se tenant la plupart du temps à une distance d'environ deux cents mètres, mais se rapprochant parfois à trente mètres et même moins. Leur duo continuait, répercuté par les échos des collines voisines. Mais jamais ils ne se trouvèrent assez près pour pouvoir être photographiés.

Nous percevions distinctement leur façon de rugir, que l'on dit être si impressionnante et qui l'est tant effectivement. C'étaient d'abord des rugissements d'une intensité croissante; puis celle-ci diminuait de plus en plus pour reprendre ensuite. L'effet produit sur les nerfs est considérable, surtout lorsqu'on entend les lions rugir tout à fait près. Alors l'air vibre véritablement.

Nous retournâmes au camp immédiatement après l'aurore, sans avoir eu d'émotions bien violentes et



LES ANTILOPES DE COOK FORMENT DES TROUPEAUX CONSIDÉRABLES DANS LA VALLÉE DE LA THIRA.



NOUS DISTINGUONS ASSEZ NETTEMENT LA FORME D'UNE LIONNE QUI S'AVANCE DOUCEMENT VERS LA CARCASSE (page 267).

surtout sans résultat au point de vue photographique. Nous étions assez fortement découragés. Cependant cela ne nous empêcha pas de passer encore notre dernière nuit dans le boma. Mais aucun fauve ne vint nous rendre une visite qui rompît la monotonie désolante de notre affût nocturne. La journée qui suivit cette ultime veillée fut consacrée aux préparatifs de départ. Elle marqua la fin de notre séjour près des lions.

Nous n'avions eu qu'une nuit fructueuse sur toutes celles que nous avons passées dans cet endroit, mais elle suffisait à elle seule à nous récompenser de toutes les fatigues de notre voyage à ce camp, que nous avons si bien, lors de notre visite précédente, baptisé du nom de camp de Simba, c'est-à-dire de camp du Lion. Le lendemain à neuf heures, nous atteignons Punda-Milia pour n'y trouver qu'une simple ferme, et non la factorerie que nous avait annoncée notre chef de troupe si bien informé.

Le départ de Punda-Milia eut lieu vers sept heures du matin ; et au bout d'une heure ou un peu plus, la caravane atteignait la route de Fort-Hall à Nairobi. A quatre heures nous arrivions à notre lieu de campement sur les bords de la Thika. L'aspect de la rivière à cet endroit était tout à fait différent de celui qu'elle présentait là où nous l'avions vue auparavant.

Dès notre arrivée à Juja, nous rendimes visite au représentant de M. Macmillan qui nous donna la permission de camper sur place. On nous apprit que le colonel Roosevelt avait tué un hippopotame, dans la petite rivière qui court à travers Juja, et qu'il avait eu la bonne fortune de trouver un rhinocéros, ce qui est fort rare dans cette région. Lui et ses compagnons avaient également tué un léopard et quelques autres animaux.

Dès le lendemain matin, armés de nos chambres noires nous nous mîmes en quête des gnous, ces créatures étranges, qui rappellent dans l'ensemble de leur extérieur le bœuf et le bison de l'Amérique du Nord. A la plupart des gens, le classement de ces animaux parmi les antilopes paraît être un véritable nonsens. Le gnou est le représentant de l'espèce dans l'Est africain. Il ne pèse pas beaucoup moins de 500 livres et mesure aux épaules, une hauteur de 52 à 53 pouces. Les cornes ressemblent en général à celles des bœufs et présentent un développement moyen de 33 pouces environ ; celles des mâles sont beaucoup plus grandes que celles des femelles. Ces animaux vivent presque exclusivement en terrain découvert et sont très étroitement localisés. Ils vont par grands troupeaux des deux sexes, où, comme pour la plupart des antilopes, les femelles sont le plus nombreuses. Les vieux mâles vivent assez souvent dans la solitude ; on peut les voir debout immobiles comme de noires statues, pendant plusieurs heures de suite, dans la plaine dépouillée et sans arbres. Les gnous sont les animaux les plus difficiles à approcher, à cause de leur habitude d'éviter les couverts, et on peut considérer comme une chance inespérée de parvenir à une distance d'eux n'excédant pas 300 ou 400 mètres.

On nous avait indiqué un ravin situé à quelques kilomètres à l'est où les animaux avaient l'habitude de

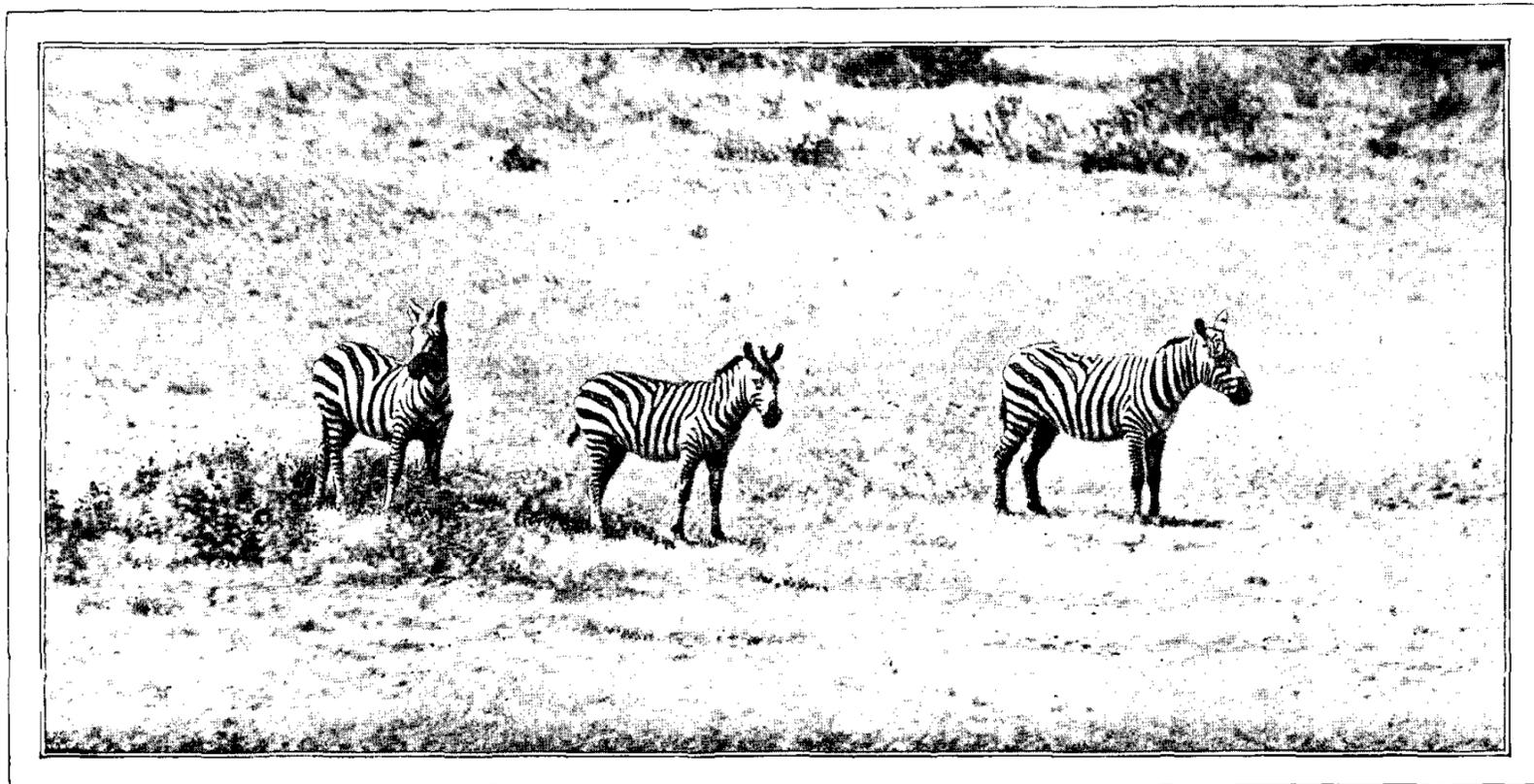
venir boire chaque matin. Nous nous y rendîmes, et nous constatâmes que l'endroit convenait fort bien à nos travaux photographiques. Il y avait cependant plusieurs antilopes, disséminées un peu partout, et dont une curiosité soutenue et attentive vis-à-vis de nous ne fut pas sans nous causer une certaine inquiétude.

Nous essayâmes d'abord de nous dissimuler dans un abri de feuillage ; mais nous ne pûmes échapper à l'acuité de leurs regards. Nous voulûmes ensuite les chasser ; mais alors ces insupportables animaux se contentaient de gagner le sommet des hauteurs qui surplombaient le ravin, et là, du haut de cette sorte de rempart, ils



NOUS ENLEVAMES LA TÊTE DU BUFFLE... (page 275).

recommençaient à nous observer et à monter la garde. Nous savions que tant que ces maudites antilopes seraient présentes, nous attendrions vainement la venue d'un animal quelconque. Un stratagème fut tenté ; je me glissai dans un abri de feuillage, tandis que les porteurs s'en allaient dans différentes directions. Nous espérions ainsi dépister les vigilants animaux ; mais ce plan échoua piteusement.



TROIS ZÈBRES PARVINRENT JUSQUE DANS UN PETIT ENDRIT DÉCOUVERT.

Il y avait un peu plus d'une heure que je me morfondais dans ma cachette, lorsqu'à environ 400 mètres, vers l'entrée du ravin, apparut un grand troupeau, composé surtout de zèbres et d'antilopes. Après s'être désaltérés, ils commencèrent à paître de mon côté, et j'espérais avoir, enfin, une occasion de prendre une photographie. Effectivement ils se rapprochaient lentement de moi, et je n'en étais plus séparé que de 200 à 300 mètres, lorsque quelques antilopes estimèrent qu'il était temps d'intervenir. Ils se tenaient derrière moi; prenant le galop, les antilopes descendirent la pente de la rive pour aller prévenir du danger imminent les zèbres et les quelques gnous qui se trouvaient avec eux. Tous ces animaux s'enfuirent.

Furieux de ma déconvenue, je quittai ma cachette et je descendis près des buissons, à proximité desquels j'avais vu paître les animaux. Je me mis à l'affût, mais inutilement, car j'avais été vu. Si bien que le troupeau suivant qui vint pour boire, fut guidé par les vigilantes sentinelles précisément vers un endroit où je m'étais tenu auparavant. Cette intervention constante et inévitable des antilopes me causait un profond découragement, et j'étais sur le point d'abandonner ma chasse. Tandis que j'étais absorbé dans cette idée, un petit groupe de zèbres se sépara du troupeau principal pour venir paître dans ma direction, et finalement, trois d'entre eux parvinrent jusque dans un petit endroit découvert situé à environ 125 mètres de moi. Certes, c'étaient des gnous que je désirais avoir dans le champ de mon objectif; mais ce n'était pas une raison pour ne pas profiter d'une fort belle occasion de photographier des zèbres et je pris, avec le plus grand succès, cinq clichés au télé-objectif du trio d'animaux qui se trouvait devant moi.

Cependant les heures de la journée où les animaux venaient boire dans le ravin étaient écoulées. Il n'y avait donc plus de raison d'y rester davantage. Je rejoignis mes camarades qui avaient découvert un splendide antre de lion, ou plutôt une série d'antres, car il y avait au moins dix entrées, dont quelques-unes étaient séparées d'une vingtaine de mètres. Mais ces entrées semblaient appartenir toutes à un même système. Elles étaient protégées en avant par un rideau de broussailles qui les cachait complètement; elles étaient constituées par des trous profonds, remplis de végétation. Près de ces tanières, se trouvaient les restes d'un hartebeest qui avait été tué récemment; elles étaient donc actuellement occupées. Il était fort difficile de photographier ces entrées, car la lumière était fort mauvaise, et l'encombrement de leur voisinage était si considérable, la disposition des lieux si peu pratique, qu'on ne pouvait guère penser obtenir des vues compréhensibles.

Après déjeuner, il fut décidé que nous irions à la poursuite d'un grand troupeau de gnous que l'on pouvait apercevoir au repos, dans la plaine, à un kilomètre au loin. Il n'y avait pas le moindre couvert; il n'y avait donc qu'à marcher droit sur eux, sans penser à se dissimuler. Je montai le télé-objectif sur ma chambre noire et je partis. Pendant quelque temps, les gnous ne semblèrent pas s'être aperçus de ma présence. Mais dans la crainte de leur départ subit, je pris deux ou trois vues, à grande distance, tandis que la plupart d'entre eux étaient tranquillement couchés. Petit à petit je m'approchai des étranges animaux et je n'en fus bientôt qu'à une distance de 200 mètres peut-être. Cependant ils commençaient à faire preuve d'une certaine agitation, ce qui m'incita à les photographier à nouveau, et cela fort heureusement, car immédiatement après ils battaient en retraite avec rapidité.

Lorsqu'ils courent, les gnous ressemblent à des buffles d'Amérique; leur tête énorme et velue, qu'ils tiennent basse, si bien qu'il semble qu'une proéminence surmonte leurs épaules comme une bosse, leur queue haute, leur démarche particulière, tout contribue à l'illusion. Avec le paysage rappelant les prairies américaines brûlées par le soleil, on n'eût pas été surpris de voir surgir une troupe d'Indiens lancés à leur poursuite.

Pendant près d'une heure, je traquai les animaux avec mes objectifs qui ne restèrent pas inactifs. Mais la lumière très mauvaise fut cause de résultats peu brillants. A un certain moment, je crus qu'un vieux gnu allait se fâcher. Il partit à fond de train dans notre direction, et la féroce expression qu'il avait faisait croire qu'il méditait quelque mauvais coup. Malheureusement le jour était si sombre que je ne pouvais guère penser à faire un instantané avec le télé-objectif. Et ainsi je perdis l'occasion de photographier cette charge apparente. Je dis *apparente*, parce que l'animal ne se dirigeait pas vers nous, mais cherchait à rejoindre une fraction éloignée du troupeau que mes manœuvres continuelles avaient amené à se diviser. Ainsi se terminèrent mes tentatives de photographie de gnous.

Notre temps était de plus en plus précieux; il nous fallait encore aller à Kamite pour gagner ensuite Nairobi, d'où je devais partir dans quinze jours pour Mombasa. Nous quittâmes donc Juja le lendemain matin pour nous diriger droit sur Kamite. Pendant la première heure de marche à peu près, nous dûmes, à cause de l'épaisseur du brouillard, suivre la route, au lieu de prendre un raccourci à travers le pays. Lorsque le brouillard se leva, nous vîmes une quantité de gibier qui devenait de plus en plus considérable au fur et à mesure que nous approchions de Kamite. Il y avait des troupes d'hartebeests et de zèbres dont le nombre de têtes se chiffrait par milliers, tandis que les gazelles de Grant et de Thomson étaient d'une abondance également extraordinaire.

Notre arrivée à Kamite eut lieu un peu avant midi; nous y rencontrâmes M. Heatley, à qui appartient, je crois, la plus grande partie de ce qui s'appelle la *Kamite farm* ou le *Kamite Ranch*. C'est bien plus une « réserve » qu'une ferme proprement dite. On nous raconta la chance qu'avait eue le colonel Roosevelt durant son tout récent séjour. Il avait tiré sur des buffles dans les papyrus des marécages, et il en avait tué plusieurs; l'un d'eux qui ne fut que blessé, put s'échapper avec le reste du troupeau. C'eût été presque de la folie de vouloir le poursuivre et ce n'est qu'avec de grands regrets que l'ancien président dut y renoncer. On nous dit également que deux ou trois lions avaient été blessés un ou deux jours auparavant et devaient se trouver dans les mêmes marécages.

Des buffles, des lions blessés, il n'en fallait pas davantage pour exciter notre enthousiasme, et nous parvîmes à décider M. Heatley à nous accompagner dans une aventureuse excursion. Mais notre enthousiasme tomba quelque



GAZELLE DE GRANT A DEMI APPRIVOISÉE QUI FRÉQUENTAIT LA FERME DE JUJA.

peu lorsque nous constatâmes combien les papyrus étaient épais; hauts de 10 pieds, ils étaient pour ainsi dire impénétrables. Je ne sais ce qui serait arrivé si nous avions rencontré là nos animaux blessés, mais j'imagine que nous aurions passé quelques mauvais moments.

Avec la plus grande difficulté nous suivions un vieux sentier de buffles, et nous nous arrêtions fréquemment pour écouter attentivement. Nous n'avions guère parcouru de chemin lorsque nous fûmes tout à coup saisis à la gorge par une

odeur épouvantable. C'était sans doute le cadavre de quelque animal mort, ce qui signifiait la présence de lions. Les fauves devaient en effet s'en repaître, puis aller faire leur digestion, à peu de distance de leur festin, dans l'ombre fraîche des papyrus. Il est inutile de dire que nous n'approchions qu'avec les plus grandes précautions. Bien que l'odeur devint de plus en plus nauséabonde, il se passa quelque



AUTRE GAZELLE DE GRANT ET SON FAON A DEMI APPRIVOISÉS.

temps avant d'en trouver la cause. C'était un buffle mort. Mais il n'y avait pas de lions, bien que l'on pût relever les traces d'une récente visite rendue au cadavre par quelques-uns d'entre eux. La tête était en fort mauvais état : l'une des cornes était brisée. Cependant nous pensâmes que ce trophée ferait plaisir au colonel Roosevelt; nous l'enlevâmes et M. Heatley se chargea de le lui faire parvenir.

Comme nous n'arrivions pas à découvrir la trace de nos lions, nous décidâmes de faire des photographies de buffles. Nous continuâmes donc dans ce but l'exploration du marécage, et au bout d'une heure à peine, quelques *buffalo birds* (oiseaux des buffles) tout blancs, des *aigrettes*, je crois, vinrent nous indiquer l'endroit où le troupeau paissait dans les hautes herbes, à la limite des papyrus. Il nous était impossible d'évaluer le nombre des animaux. La hauteur et l'épaisseur de l'herbe empêchaient de prendre la moindre photographie. Il fallait donc tenter de les faire partir de l'endroit où ils se trouvaient. Quant à moi, je gagnai immédiatement un emplacement d'où l'on avait vue sur un petit espace découvert où les buffles passeraient presque certainement. De son côté, M. Heatley partit à cheval pour se rapprocher d'eux autant que possible et tira un coup de feu. Une partie du troupeau gagna immédiatement les papyrus; l'autre ne manifesta aucune inquiétude. Cependant de nouvelles détonations les firent bouger, mais non dans ma direction. A la fin, après une dizaine de coups de feu, les buffles semblèrent penser que le moment de déguerpir était venu, et ils s'enfuirent à toute vitesse dans le marais.

Nous étions complètement désappointés et nous discussions ce que nous devions faire, lorsqu'un bruit, une sorte de craquement, attira notre attention. C'étaient peut-être les buffles qui revenaient. Dans cet espoir, je me hâtai de franchir le petit cours d'eau qui nous séparait du marais, et je gagnai le sommet d'une fourmilière, qui me permettait de dépasser le haut des herbes. Là j'attendis le troupeau. La lumière était trop mauvaise pour que je pusse songer à me servir du télé-objectif; je pris donc un objectif ordinaire. Presque aussitôt les buffles apparurent hors du marécage et me virent à une centaine de mètres d'eux : ils restèrent immobiles. Ce fut un moment de vive anxiété.

Les énormes bêtes étaient au nombre de neuf, et je n'avais avec moi que mon mauser de petit calibre. Je tenais absolument à les photographier; comme il était fort difficile de savoir s'ils chargeraient ou non, je fis quelques mètres en avant, persuadé que ce mouvement les inciterait à venir. J'avais ma chambre noire toute prête, et mon rifle sur l'épaule, en cas d'incident fâcheux. Mais tous ces préparatifs restèrent vains. Les buffles me tournèrent le dos et s'en allèrent au moment même où j'étais persuadé qu'ils allaient fondre dans ma direction. Nous retournâmes au camp qui avait été installé sur l'emplacement occupé, une semaine auparavant, par celui du colonel Roosevelt.

Le jour suivant, nous nous mîmes à la recherche des buffles depuis sept heures du matin jusques assez tard dans l'après-midi; mais nous n'en vîmes aucun. Des quantités considérables d'antilopes et de zèbres passèrent devant moi pour aller boire. Je me gardai bien de les photographier, car, à chaque instant, les buffles pouvaient sortir des papyrus, et j'étais déjà assez exposé à ce qu'ils me vissent les premiers pour ne pas leur signaler ma présence davantage, par un mouvement déconsidéré.

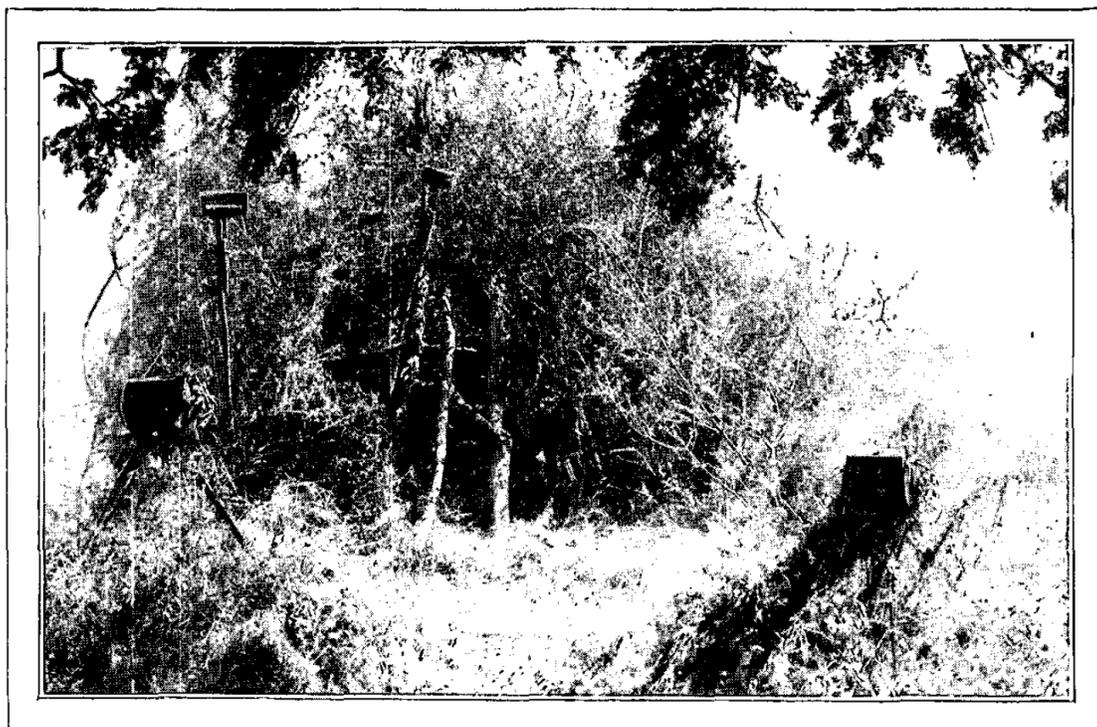
Notre exposition continuelle au soleil nous avait légèrement lassés; aussi, le lendemain, après avoir envoyé plusieurs hommes pour faire le guet à notre place, nous consacra mes quelques heures au développement des plaques et au tirage des épreuves. Évidemment les buffles avaient été effrayés par les coups de feu; ils ne se montrèrent à aucun moment et nous dûmes abandonner toute espérance de les revoir.

Le camp fut levé le 2 juin, au matin. Une marche d'une vingtaine de kilomètres nous amena à Nairobi. Notre expédition — notre grande expédition, dont nous avions tant rêvé auparavant, au paradis des chasseurs, au pays du soleil — était terminée. Tout ce que nous venions de faire appartenait maintenant au passé. Nous oublierions nos peines et nos fatigues, et il ne nous resterait que le souvenir du plaisir et des satisfactions que nous avons éprouvés.

Nous nous étions tirés avec bonheur des situations dangereuses. Nous avons couvert, en quatre mois, une distance de près de 2 000 kilomètres, représentés, pour la moitié, par les marches de campement à campement. La chance nous avait souri pour ainsi dire continuellement; notre état sanitaire avait été excellent depuis le commencement jusqu'à la fin de notre voyage. Et je rapportais une collection de plus de trois cents photographies d'animaux africains, photographies qui nous rappelaient mieux les événements de notre *safari* de quatre mois que la narration la plus détaillée. Elles constitueraient enfin des trophées beaucoup plus intéressants pour ceux qui aiment et étudient l'histoire naturelle, que la plus belle collection de têtes desséchées et de paires de cornes qui pouvait être rapportée de ce pays.

Maintenant, il ne me reste plus grand'chose à dire. Nous atteignîmes Nairobi, où j'eus le plaisir de montrer mes photographies à M. Roosevelt. Les membres de sa caravane me déclarèrent que si jamais quelqu'un osait prétendre qu'elles fussent truquées, je n'aurais qu'à m'adresser directement à eux pour invoquer un témoignage décisif. Sur la route de Mombasa, je vis les animaux habituels, un rhinocéros, des girafes, des oryx, et même un lion qui traversa la voie ferrée à une centaine de mètres à peine en avant de la locomotive. Mais comme maintenant ils m'apparaissaient sous un jour différent de celui sous lequel je les avais vus lorsque je venais de Mombasa, quatre mois auparavant! A cette époque, ils étaient tout nouveaux pour moi; maintenant ils m'étaient familiers, comme de vieux amis qui m'avaient procuré beaucoup d'agrément pendant les quatre mois les plus délicieux de ma vie au grand air. Dieu fasse que je puisse retourner vers cette belle contrée, afin d'y renouer connaissance avec les animaux de la terre et les oiseaux de l'air!

Traduit et adapté par M. ÉMILE DUPUY.



UN ABRI OU BOMA SERVANT AUX OPÉRATIONS PHOTOGRAPHIQUES.